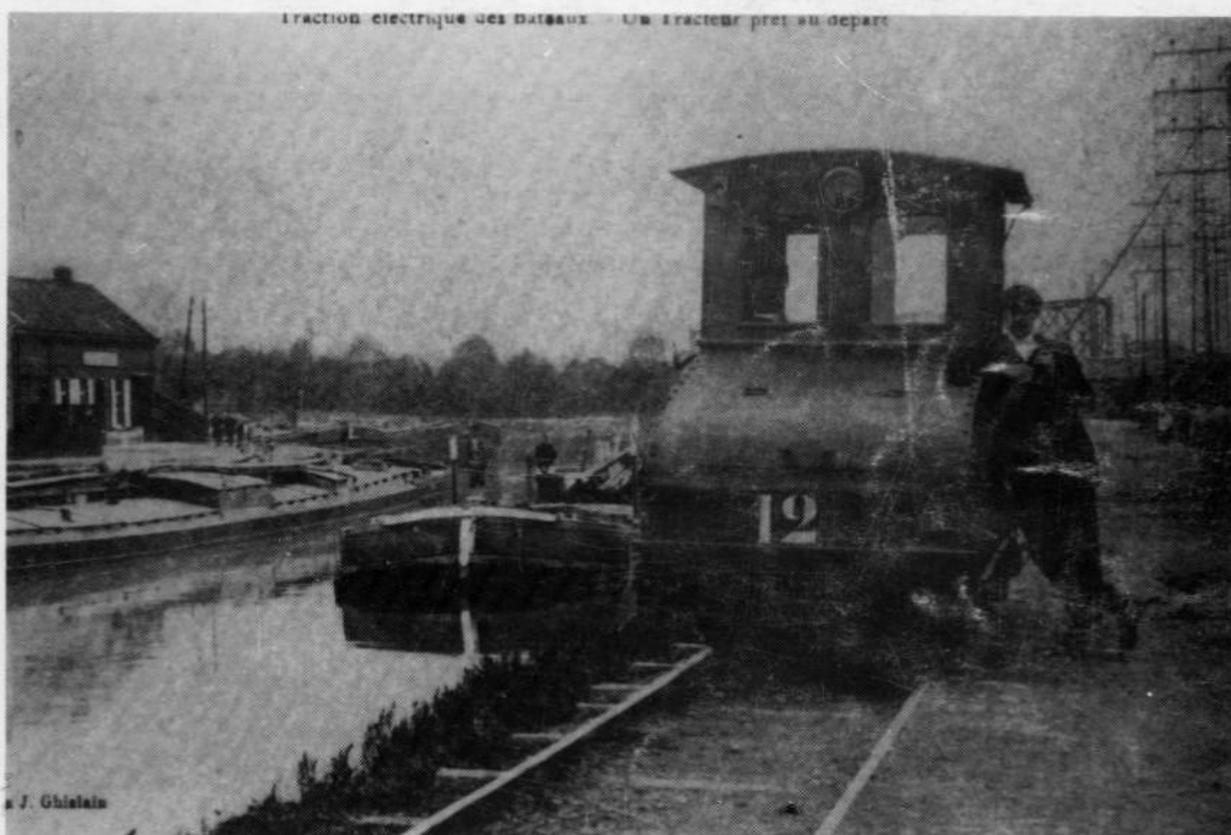




CAMBRÉSIS

TERRE D'HISTOIRE



IL ÉTAIT UNE FOIS LE CANAL DE SAINT-QUENTIN (la traction électrique)

CHÂTEAUX ET SEIGNEURS D'IWUY

LES BORNES ANCIENNES DE LA RÉGION

DES ARMOIRIES DE FÉNELON RUE DES SOEURS DE LA CHARITÉ A CAMBRAI

**UNE HISTOIRE D'AMOUR PENDANT LA "DRÔLE DE GUERRE" ENTRE LE 6^{ème} CUIRASSIERS ET
SAINT-HILAIRE-LEZ-CAMBRAI (nov. 1939 - mars 1940)**

FONTAINE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI (suite)

EDITORIAL

Chers lecteurs,

Quatre ans après sa création l'Association "Cambrésis Terre d'Histoire" a le plaisir de vous présenter la sortie de ce nouvelle revue d'histoire locale.

Le bilan de ses quatre années d'existence est très positif. Le nombre de vos adhérents, ainsi que le nombre de vos articles, ont augmenté progressivement. Les pages ont été très bien accueillies et nous avons obtenu un grand succès auprès d'un public de plus en plus nombreux.

CAMBRÉSIS TERRE D'HISTOIRE

L'Association "Cambrésis Terre d'Histoire" tient ainsi à remercier tous ceux qui ont contribué à sa réussite dans le Cambrésis, grâce à la plupart des associations locales et de bénévoles. Nous vous remercions du soutien que vous nous apportez. Continuons ensemble les efforts autour des lieux et des personnes qui ont fait le passé et le patrimoine historique du Cambrésis, comme à l'époque de l'abbé.

**MAI 1995
NUMÉRO 12**

Ce numéro vous propose, comme toujours, une série d'articles vous montrant les lieux et les événements.

IL Y AVAIT UNE FOIS LE CHATEL DE SAINT-QUENTIN (deuxième partie de l'histoire - Médieval)
Par André GARNIER Pages 11 à 13

CHATELAIN ET SEIGNEUR D'UNY
Par Ernest CAPLEZ et Dominique COLPARE Pages 14 à 22

LES BURNES ANCIENNES DE LA RÉGION
Par Ernest COLPARE Pages 23 à 25

CES MÉMOIRES DE FÉNELON PIRE DES SOEURS DE LA CHARITÉ A CAMBRAI
Par Ernest COLPARE Pages 26 à 30

UN VOYAGE EN FRANCE PENDANT LA TRÈVE DE 1564 ENTRE LE 4^{ème} CAMBRÉSIS ET LE
Cambrésis Pages 31 à 42

Revue éditée par l'Association "**Cambrésis Terre d'Histoire**"
Siège social : Mairie de Les Rues des Vignes
Adresse : Boîte Postale 18 - 59258 Crèvecœur-sur-l'Escaut

Par Ernest COLPARE Pages 43 à 51

Copyright "Cambrésis Terre d'Histoire" Pages 52 à 54

Directeur de la Publication : Nicolas DHENNIN

Dépôt légal Mai 1995
ISSN : 1148-2591

Revue imprimée à 500 exemplaires par les Établissements DELALIN à Raillencourt-Sainte-olle

IL ÉTAIT UNE FOIS LE CANAL DE SAINT-QUENTIN

Seconde partie : La traction électrique (1989)

ÉDITORIAL

Par Arnaud GABET

Chers lecteurs,

Quatre ans après sa création, l'Association "Cambrésis Terre d'Histoire" a le plaisir de vous proposer la lecture de sa nouvelle revue d'histoire locale.

Le bilan de ces quatre années d'existence est, comme vous avez pu le constater par vous-même, positif et encourageant : le nombre des membres et abonnés à la revue augmente progressivement, nos revues (12 revues ont déjà été publiées) connaissent un grand succès auprès d'un public de plus en plus important et varié, 2 livres furent déjà édités (4 autres sont en préparation actuellement), les nombreuses conférences et expositions que nous avons organisées ont toujours été très appréciées, de même que les quelques initiatives que nous avons menées pour la promotion et la protection du patrimoine historique et culturel de l'arrondissement,...

L'Association "Cambrésis Terre d'Histoire" réussit ainsi petit à petit, grâce à vous, à s'affirmer et à s'imposer dans le Cambrésis, auprès de la plupart des amateurs d'histoire locale et de nombreuses autres associations (locales, régionales ou nationales). Nous vous remercions du soutien que vous nous accordez. Continuons ensemble les diverses actions que nous avons commencées pour que le riche passé et le patrimoine historique du Cambrésis soit promu comme il mérite de l'être.

Ce trimestre, nous vous proposons, comme à l'accoutumée, une série d'articles tous aussi variés les uns que les autres :

IL ÉTAIT UNE FOIS LE CANAL DE SAINT-QUENTIN (Seconde partie : la traction électrique) Par Arnaud GABET	Pages 3 à 13
CHÂTEAUX ET SEIGNEURS D'IWUY Par Ernest CAPLIEZ et Cyriaque COLPART	Pages 14 à 25
LES BORNES ANCIENNES DE LA RÉGION Par Gérard VINCENT	Pages 26 à 28
DES ARMOIRIES DE FÉNELON RUE DES SOEURS DE LA CHARITÉ A CAMBRAI Par Nicolas DHENNIN	Pages 29 - 30
UNE HISTOIRE D'AMOUR PENDANT LA "DRÔLE DE GUERRE" ENTRE LE 6^{ème} CUIRASSIERS ET LE VILLAGE DE SAINT-HILAIRE-LEZ-CAMBRAI (nov. 1939-mars 1940) (Première partie) Par Christianne LEPIE	Pages 31 à 42
FONTAINE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI (suite) Par Jean-Claude LAMAND	Pages 43 à 51
LE COURRIER DES LECTEURS	Pages 52 à 54
INFORMATIONS - MANIFESTATIONS - PUBLICATIONS	Pages 55 - 56

IL ÉTAIT UNE FOIS LE CANAL DE SAINT-QUENTIN

Seconde partie : La traction électrique (1927-1969)

Par Arnaud GABET

Dans notre précédente édition, nous nous sommes permis de lancer un appel aux personnes qui avaient travaillé au canal de Saint-Quentin entre 1927 et 1969.

Suite à l'exposition de cartes postales anciennes qui s'est déroulée à Marcoing le 19 février dernier, plusieurs anciens agents des voies navigables se sont manifestés.

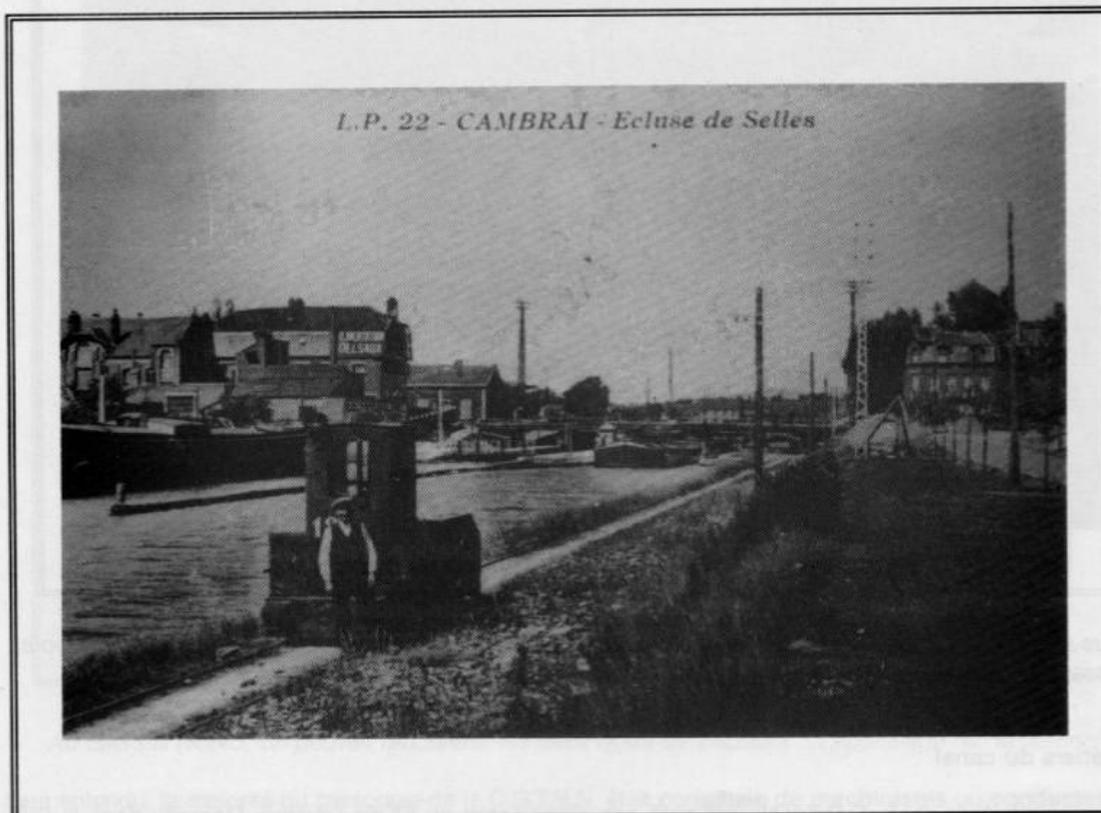
Leur amabilité à nous renseigner, leur prêt de documents nous ont permis de constituer cette synthèse qui rappellera plus d'un souvenir à nos lecteurs...

Aux origines du halage des bateaux par tracteur

Le halage des bateaux par le tracteur électrique s'imposa sur le canal de Saint-Quentin au lendemain de la Première Guerre Mondiale; cette formidable innovation fut pourtant le produit de cinquante années de tâtonnements et d'efforts.

De nombreuses expériences avaient été mises au point à la fin du siècle dernier (service de locomotives à vapeur sur le canal de la Deule entre 1880 et 1886 et à Berry au Bac en 1904), mais de nombreux arguments avaient été fournis contre ce procédé de traction.

C'est l'invention du "*cheval électrique*" par GAILLOT (petite locomotive routière à trois roues circulant sur les chemins de halage sur laquelle on accrochait la corde des bateaux) qui permit de reconsidérer cette opinion. En effet, l'idée de la substitution par un tracteur sur rails s'imposa bientôt, et, le 19 juillet 1907, la société de traction électrique (constituée par le groupe minier de Lens) obtint la concession du halage électrique entre Béthune et le Bassin Rond sur 77 kilomètres.



Les débuts du halage par tracteur...

Comme nous l'avons vu dans notre précédent article, c'est en janvier 1920 que commença l'installation du halage électrique sur la ligne Janville-Étrun (120 km).

Dans ces années d'après-guerre, il fallut tenir compte des conditions locales, des susceptibilités régionales et des moyens financiers.

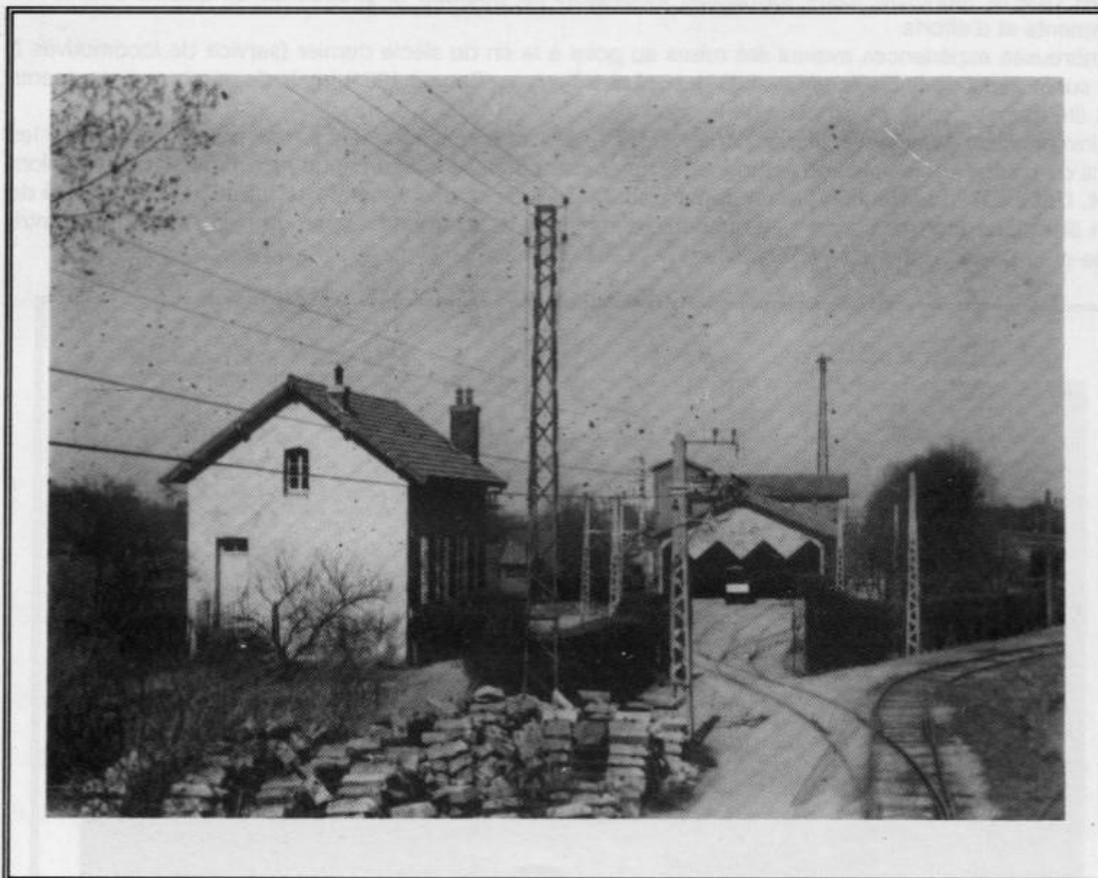
Bientôt, il y eut 128 kilomètres de ligne haute-tension à 15 000 volts alternatif; 11 sous-stations à deux groupes de 200 kilowatts chacun (dont une à Riqueval, une à Banteux, une à Talma et une à Ramillies), 152 kilomètres de voies ferrées ayant un écartement de 1 mètre et également 152 kilomètres de ligne de trolley 600 volts continu.

Dans ce même temps, on construisit 360 tracteurs électriques susceptibles de tirer des convois de deux bateaux chargés ou quatre bateaux vides.

Par décret du 22 août 1924, ce service de traction mécanique fut rendu obligatoire pour tous les bateaux vides ou chargés tant *"à la remonte qu'à la descente"*.

L'Office National de la Navigation qui exploitait cette section estima bientôt qu'une société industrielle et commerciale serait plus désignée pour assurer l'exploitation industrielle et commerciale du halage.

C'est dans cette optique que fut créée, en octobre 1926, la Compagnie Générale de Traction sur les Voies Navigables (C.G.T.V.N.) qui devait obtenir le pouvoir d'exploitation du halage sur le canal de Saint-Quentin après mars 1927. Cependant, ce n'est qu'à partir de Novembre 1940 que l'Office National de la Navigation chargea la C.G.T.V.N. de l'exploitation de l'ensemble des concessions françaises.



La sous-station de Talma (Marcoing) pouvait accueillir plusieurs tracteurs. On aperçoit ici deux voies aboutissant au garage...

Les métiers du canal

La direction générale de la C.G.T.V.N., qui avait son siège social au 54 de l'avenue Marceau dans le 8^{ème} arrondissement de Paris, chapeautait la Direction Régionale de Saint-Quentin puis le chef d'exploitation de Cambrai (dont le bureau se tenait à proximité de l'écluse de Cantimpré).

Cette compagnie comprenait 6 catégories de personnel : les conducteurs de tracteurs et les chefs de mouvement (personnel d'exploitation), les ouvriers, les employés, les agents de maîtrise (administratifs et techniques), ainsi que les cadres.

En revanche, les éclusiers, les équipes d'entretien des écluses et des fossés, les scaphandriers, les facteurs et la police de la navigation dépendaient de l'Administration.

Nous ne nous intéresserons au sein de cette étude qu'au personnel de la C.G.T.V.N..

Au sommet de la hiérarchie des métiers du canal, on avait "**les chefs de mouvement**" : ceux-ci occupaient les emplois de régulateur (après 1952), de surveillant, de chef de sous-station et de mécanicien.

Le chef d'exploitation de Cambrai était entre autres chargé du paiement en espèces des ouvriers du canal.

Le régulateur (sur lequel nous reviendrons plus bas) était chargé de transmettre au surveillant ces prévisions en ce qui concerne le besoin en tracteurs.

Le surveillant parcourait les berges du canal en bicyclette ou en cyclomoteur pour compter les péniches qui dormaient dans le bief, pour recueillir "*les feuilles de route*" remplies par les machinistes et pour répartir le travail... C'est également lui qui tentait de régler les problèmes pouvant surgir entre les haleurs et les mariniers. En outre, le personnel des sous-stations de Banteux et Talma (composé en général d'un chef et de deux aides) était tenu d'entretenir les tracteurs et de fournir l'électricité nécessaire au halage des bateaux. Le courant arrivait de la centrale à la sous-station par une ligne triphasée (courant alternatif). Sa tension était abaissée à 380 volts, toujours alternatif, par des transformateurs statiques (deux par sous-station). Ils actionnaient une commutatrice qui le transformait en 600 volts continu qui servait aux tracteurs. Le courant 600 V continu était envoyé sur un caténaire qui alimentait le tracteur.

Les chefs de sous-station pouvaient communiquer entre eux grâce à une ligne téléphonique privée de la C.G.T.V.N..



Au BASSIN ROND, on pouvait rencontrer les deux types de tracteurs : "l'Applevage" et "la Jeumont"

Bien entendu, la majorité du personnel de la C.G.T.V.N. était constituée de **machinistes** ou **conducteurs de tracteurs**. Afin de comprendre le rôle joué par cette "*cheville ouvrière*", il convient préalablement d'expliquer le fonctionnement des tracteurs électriques.

- Les tracteurs électriques

Après la Première Guerre Mondiale, ce fut le tracteur électrique qui remplaça le cheval sur le chemin de halage.

Comme nous pouvons le constater sur nos photographies, l'aspect de ce tracteur variait selon les biefs (machines "JEUMONT" ou machines "FRANCO-BELGE" dans la section de Vendhuile-Cambrai, "APPLEVAGE" dans la section du Bassin-Rond). Cependant, ce véhicule qui pesait 7 à 9 tonnes était construit dans les usines de Jeumont.

Le tracteur circulait sur des rails posés sur une berge du canal; on le reliait à un câble suspendu à des poteaux. Sur ce caténaire (qui était un fil de cuivre de 10 mm de diamètre) roulait le trolley (constitué de deux roulettes de bronze d'environ 8 cm de diamètre fixées sur une tige recourbée). Le trolley était relié au tracteur au moyen d'un câble souple isolé. Ce câble passait dans une série de tambours, ce qui permettait d'en augmenter la longueur. Il fallait une assez grande longueur de câble car la ligne (caténaire) n'était pas partout à la même hauteur.

On appelait "tirage" le câble qui servait à tirer les bateaux. Celui-ci était constitué d'une âme en acier entrelacée avec du chanvre ce qui lui donnait l'aspect d'une corde et la résistance d'un câble en acier.

Le fonctionnement de ce tracteur était très simple : il comprenait 1 manette, 9 plots et 1 inverseur. Il convenait de placer la petite manette sur le plot correspondant à la direction à prendre. Les 9 plots du tracteur permettaient donc de faire varier la vitesse et le mouvement du tracteur.

Point n'est la peine de préciser que la vitesse réalisée par les tracteurs variait selon le chargement des bateaux et selon la longueur et la sinuosité du bief.

Dans la section Étrun-Janville, la période moyenne d'éclusee était en 1951 de 12 minutes et la vitesse moyenne maximum était de 4 kilomètres/heure.

Ce tableau du trafic de saturation permettra de mesurer ces différences :

Écluses	Vitesse moyenne en bief	Longueur du bief
ÉTRUN	3,42	2,105
IWUY	3,46	2,125
THUN	3,49	4,244
ERRE	3,65	2,241
SELLES	2,55	1,070
CANTIMPRÉ	3,55	2,184
PROVILLE	3,87	1,598
CANTIGNEUL	2,85	0,621
NOYELLES	3,55	2,894
TALMA	2,21	0,493
MARCOING	3,82	1,579
BRACHEUX	3,41	2,098
MASNIÈRES	3,12	1,300
SAINT-VAAST	3,18	1,324
CRÈVECOEUR	2,16	0,916
VINCHY	1,89	0,428
TORDOIR	1,89	0,428
VAUCELLES	3,57	2,191
BANTOUZELLE	2,20	0,490
HONNECOURT	2,46	1,034
MOULIN LAFOSSE	2,72	0,595



Sur cette photographie d'une machine stationnée à Banteux, on distingue la perche qui servait à mettre le trolley sur le fil électrique, le crochet (à proximité de la cabine) qui servait à introduire le câble, les protège-roues, les tampons et la bâche à tringles qui permettait au machiniste de se protéger de la pluie...

Au fil des années, le tracteur électrique se modernisa et répondit davantage aux besoins et à la sécurité du machiniste.

Afin d'éviter que le tracteur ne patine, on l'alourdisait à l'aide de gueuses de fonte; afin de parer aux éventuels déraillements lors des périodes de gel, on installait des bacs de sable au fond du véhicule.

Après la guerre, lors du passage à la traction continue, on mit en place des chauffe-gamelle... Les chauffe-plats servait bien plus souvent de chauffage...

Pour faire face aux chaleurs estivales, on monta également, vers 1950, un double-toit à 5 ou 6 cm du vrai toit. L'air qui y circulait devaient rafraîchir la cabine. Par ailleurs, certains conducteurs mettaient des branchages sur ce toit.

- Le métier de machiniste

Après la Première Guerre, de nombreux jeunes gens recherchant un emploi furent employés par la C.G.T.V.N. pour halier les bateaux.

L'emploi de machiniste offrait en effet un salaire un peu plus important que celui de l'ouvrier agricole. Cependant, il impliquait de nombreuses heures de travail.

La liste ci-contre nous apprend qu'on dénombrait, en 1951, 161 machinistes entre Vendhuile et le Bassin-Rond.

Pour être machiniste, il convenait d'avoir au moins 18 ans et d'être dégagé des obligations militaires. Le conducteur de tracteur ne devenait titulaire qu'après un stage de 6 mois.

A son entrée en service, il signait un inventaire des biens qui lui étaient confiés, biens dont il demeurait responsable (un tracteur portant un numéro lui était affecté) et recevait une casquette marquée aux chiffres de la C.G.T.V.N..

L 8

HUGUET Albert - GRÉSILLON Gabriel - BERTHAUX Gaston - BOULANT Léon - BRÉANT Arthur - BRÉANT Gilbert - BRUNIAUX Albert - BRUNOIS Marcel - CARON Léonard - CARPENTIER Roland - CHARPENTIER René - COCRELLE Gaëtan - COCRELLE Gilbert - COCRELLE Raoul - COCRELLE Raymond - CORBEAU Fernand - DEFRENNE Émile - DHOUAILLY Maurice - DOLLEZ Jean - DORDAIN Paul - DORIRY Paul - DUBOIS Gustave - DUCHEMIN Camille - DUFERNEZ Marcel - DUPLOUY Georges - FOULON Maurice - FOURNIER Léopold - FOURNIER Pierre - GILLERON Léandre - GUICHARD Jacques - GUINET Ernest - GUINET Louis - HARLE Armand - HARY Ambroise - HODIN Gaston - JEAN FRANCOIS Alphonse - LAVALLÉE Adolphe - LECLERCQ Jules - LEFEBVRE Georges - LEGRAND Victor - LEMAIRE Alphonse - LERICHE Ferdinand - MASSON Albert - MENTION Émile - PARENT Roger - POTEAU Henri père - POTEAU Henri fils - RICHARD Fernand - SENEZ Gustave - SERGENT Léon - TASSOUT Ozith - TULLIEZ Alfred - TULLIEZ Gilbert - VIGREUX Maurice - VILAIN Henri - VITASSE Alfred.

L 9

PELLETIER Fernand - POTEU Lucien - ROGER Marcel - PAYEN Robert - VAUTRIN Sylviane - BAILLARD Joseph - BAILLEUX Joseph - BLONDIAUX Henri - BOULANGER Jules - BOULANGER Maurice - COLLAU Henri - COQUELET Émile - COUPE Aymar - DAUDENTHUN Renaud - DEBUT Adolphe - DEWINEF Paul - DESSAINT Joseph - DESSAINT Louis - DESSEINT Antoine - DHERMY Lucien - DHOUAILLY Victor - DOBY Paul - DOREMUS Albert - DRAITTE Albert - DUBOIS Fernand - DUCASTEL Daniel - DUCASTEL Michel - FLAVIGNY Charles - FOULET Antonin - FOULLOY Léon - FREGEAC Henri - GAILLARD Gaston - GELOEN Jules - GOSSET Albert - GUSTIN Rémy - HERLIN Armel - HOMBERT François - HOMBERT Paul - JACQUEMART François - LAUDE Georges - LAUDE Louis - LAVALLÉE Maurice - LEGRAND Alfred - LECLERCQ Émile - LENGRAND Léopold - LERMINIEUX Charles - LONGOUR Lucien - MAIRE Julien - MENARD Jean-Baptiste - MERCIER Henri - NIEPPE Ovide - NOYELLES Charles - NOYELLES Marcel - PARADIS Pierre - PAYEN Firmin - POCHET Auguste - RICHARD Ernest - TIRMANT Albert - TIRMANT Gaston - TIRMANT Octave.

L 10

DON Georges - POTTIER Gilbert - AFFLARD Jules - BÉTRANCOURT Marcel - BLEUZET Yvon - BOUFFLETZ René - BOULANGER Philippe - COLPART Gaston - COPIN Gaston - DANGLETERRE Edmond - DAVENNE Blaise - DECAUDIN André - DELALIN Maurice - DELEZENNE Lucien - DHERBÉCOURT Gaston - DHOLLANDE Georges - DOÉ Félix - DOYEN Paul - DUFOUR Fernand - FERREZ Jules - FOUREZ Jules - GÉRARD Léon - HUBERT Anicet - HUBERT Charles - LARGILLIÈRE Lucien - LAURENT Clément - LEBEAU Marcel - LEROUGE Alfred - LEROUGE Alphonse - LUSSIEZ Marius - MATHON Eugène - PARIS Henri - QUÉVREUX Gaston - RÉGNIER Gustave - ROOSE Félix - SEEUWS François - TELLIER Émile - TELLIER Henri - TREHOUT Edmond - VAN DE SPIEGLE Roland - VANUXEM Paul - VEREZ Jacques.

La liste des 171 employés de la C.G.T.V.N. en 1954 (depuis Vendhuile jusqu'au Bassin-Rond)

La durée de la journée de présence devait permettre la traction effective des bateaux pendant toute la durée normale d'ouverture des écluses du canal, c'est à dire que les heures de prise et de fin de service étaient fixées en été et en hiver selon les besoins de l'exploitation.

Le machiniste devait fournir 234 à 286 heures de travail par mois :

- du 1er avril au 30 septembre, il travaillait donc de 6 heures 30 (présence du tracteur exigée 1/4 d'heure avant l'ouverture des écluses) à 19 heures.
- du 30 septembre au 30 décembre : de 7 heures à 18 heures.
- du 1er décembre au 31 janvier : de 7 heures 30 à 17 heures 30.
- en février : de 7 heures à 18 heures.
- en mars : de 7 heures à 19 heures.

Cependant, si ces machinistes effectuaient fréquemment 13 heures de travail par jour, on leur demandait souvent d'effectuer des heures supplémentaires.

Lors des périodes de travaux aux écluses, ils pouvaient travailler 14 journées durant sans interruption.

Lorsqu'aucun bateau ne se présentait (ce qui était rare si l'on en croit les chiffres du trafic), on pouvait demander aux machinistes de faucher l'herbe le long de la voie... Le conducteur recevait pour chaque heure de prolongation, en plus de la majoration de 50% pour heures supplémentaires, une majoration égale à titre de fatigue exceptionnelle ou une prime E.R.S. (Entretien-Rendement-Sécurité).

Lorsqu'une épaisse couche de gel venait cesser le trafic, un accord intervenait entre la C.G.T.V.N. et l'Administration, qui fournissait à cette occasion un brise-glace que l'on tirait à l'aide de deux tracteurs.



Une machine face au café GAILLARD de Banteux

D'autre part, le machiniste était soumis à un règlement et était tenu de respecter plusieurs consignes de sécurité.

Dans la marche haut-le-pied des tracteurs, les conducteurs allant dans le même sens devaient laisser entre eux une distance libre d'au moins cinquante mètres. Les tracteurs tirant des bateaux qui devaient se croiser étaient contraints de s'arrêter à deux mètres l'un de l'autre; et le conducteur qui restait arrêté pendant le croisement des bateaux était tenu de décrocher le câble (tirage) pour le faire passer sous les bateaux croisés. Il ne devait le décrocher que lorsqu'il aurait évité le gouvernail du dernier bateau croisé.

Lors du croisement des bateaux, le marinier levait son grand mât et accrochait le câble à celui-ci pour "faire haut-lève".

De même, le machiniste devait toujours avoir sa fenêtre ouverte du côté des bateaux remorqués, cela afin d'entendre les appels des mariniers (qu'ils devaient servir avec la plus grande courtoisie).

En cas de tension brutale, le câble de traction pouvait casser.

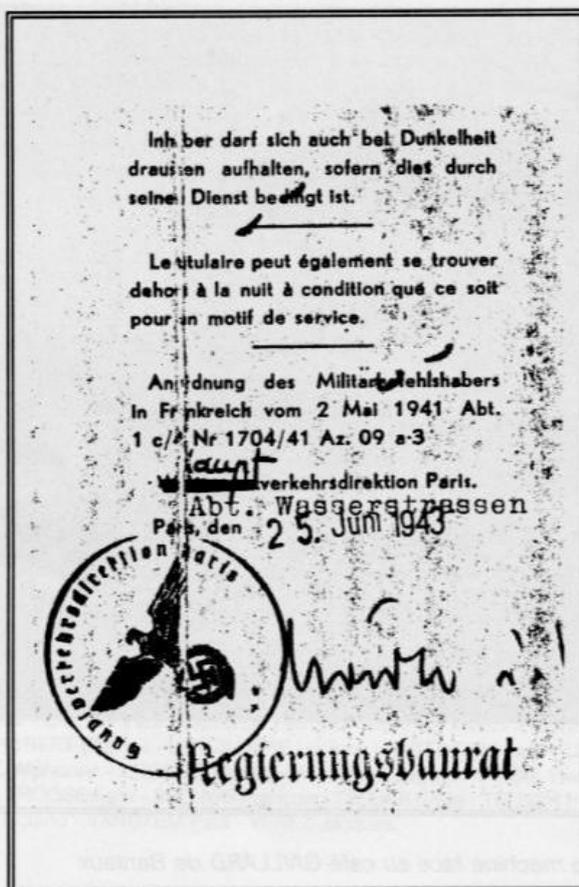
Dans ce cas, si la faute en incombait au conducteur, la C.G.T.V.N. était obligée d'indemniser le marinier.

On exigeait des machinistes le plus grand soin (graissage des tracteurs) et la plus grande prudence : toute avarie devait être signalée au chef de sous-station.

Pour manipuler les câbles de traction parfois usagés (tirage), les conducteurs devaient obligatoirement porter des gants, cela afin de ne pas se blesser. De même, il ne pouvait guider le câble de trolley qu'au moyen d'une petite fourche en bois très sec, car les gants ne pouvaient, dans ce cas, offrir de protection suffisante contre l'électrocution.

En cas de violent orage, les conducteurs devaient arrêter le tracteur et enlever le trolley de la ligne afin d'éviter les accidents occasionnés par la foudre.

Le machiniste était de plus sensé connaître les droits de trématage en route et autres droits de priorité de passage des bateaux aux écluses...



Le verso d'une carte de machiniste des Voies Navigables pendant l'Occupation allemande

- Le passage de la traction discontinue à la traction continue et la régulation du trafic (1952-1969)

Selon les biefs et selon les besoins, on trouvait autrefois sur les chemins de halage 3 à 5 tracteurs.

Avant 1952, la **traction discontinue** consistait à spécialiser un certain nombre de tracteurs en des points déterminés (affectation à une écluse, à un secteur, à un bief).

Le nombre de tracteurs n'était pas égal au nombre de bateaux qui se trouvait en circulation.

Ce système permettait au machiniste de ne pas s'éloigner de son secteur de travail. Un membre de sa famille pouvait ainsi lui acheminer son panier-repas à l'heure du déjeuner.

Cependant, à partir des années 1950, un nombre croissant de bateaux (venant notamment de Belgique) furent équipés de moteur.

Pour concurrencer en vitesse les bateaux-moteur, on institua **la traction continue**.

Désormais, les déplacements de tracteurs ne seraient plus limités que par les troquages ou par des relais organisés aux points de discontinuité.

Malgré ces avantages certains, ce système pouvait entraîner la saturation du trafic (c'est à dire un nombre de bateaux en circulation supérieur à celui strictement nécessaire pour assurer le débit des écluses).



A proximité du pont de Marquion (à Cambrai), plusieurs tracteurs patientent sur le chemin de contre-halage. Au premier plan, le bateau a son grand mât replié pour passer sous les ponts...

C'est pourquoi la C.G.T.V.N. créa le poste de **régulateur**.

Sur la ligne Étrun-Janville, 4 centres régulateurs furent créés : un à Étrun, un à Crèvecoeur, un à Saint-Quentin, puis un autre à Abbecourt (Aisne).

Le régulateur établissait des **graphiques de prévision** destinés à prévoir les besoins en tracteurs pour le lendemain. Il établissait son graphique par rapport à une période moyenne d'éclusee (temps qui s'écoule entre deux passages successifs, dans le même sens, de bateaux chargés entre lesquels s'intercale un passage de bateau chargé en sens inverse), par rapport à la distance parcourue, et par rapport à la vitesse moyenne des tracteurs. Il remettait ces prévisions au surveillant qui pouvait ainsi répartir le travail (suivant le trafic) entre les différents ouvriers du canal.

Cependant, la croissance de la motorisation et la mise à grand gabarit du canal du Nord (1964-1965) eurent des conséquences désastreuses sur le halage électrique et sur l'importance du trafic. Après plusieurs départs volontaires et vagues de licenciements, on décida de mettre fin au halage électrique.

Les rails disparurent à leur tour des berges du canal, et, le 1er janvier 1969 se termina officiellement l'exploitation du halage par la C.G.T.V.N.. On peut aujourd'hui regretter l'absence de "vestiges" rappelant cette page de l'histoire du canal de Saint-Quentin, d'autant plus que nombre de nos parents vécurent grâce à cette artère économique.

Année	Nombre de bateaux chargés	Nombre de bateaux vides	Nombre de bateaux par an	Moyenne journalière
1956	24 290	839	25 129	70
1957	26 662	868	27 490	76
1958	25 084	2 112	27 196	75,5
1959	24 060	1 940	26 000	72
1960	25 314	1 376	26 690	74
1961	27 790	1 105	28 895	80
1962	26 295	1 644	27 939	78
1963	23 831	1 729	25 560	71
1964	26 767	1 099	27 866	77
1965	24 280	1 907	26 187	73
1966	14 931	1 116	16 047	45
1967	13 327	707	14 034	39
1968	12 870	1 508	14 378	40
1969	12 749	1 485	14 234	39,5

Dans les années 1950, entre l'écluse de Vinchy et l'écluse d'Iwuy, il n'était pas rare de voir passer 90 bateaux par jour...



Les tracteurs furent conduits à la Compagnie Française des Ferrailles de Louches pour être découpés...

Qu'il me soit permis maintenant de dédier cet article à mon grand-père, disparu en 1987, qui fut pendant quarante années machiniste aux voies navigables, et de remercier les multiples personnes qui m'ont permis de rédiger cet article : Monsieur Gérard GAILLARD (de Banteux) qui a aimablement mis à ma disposition ses quelques cartes postales anciennes, Monsieur Fernand PELLETIER, ancien régulateur à l'écluse de Crèvecoeur, Monsieur Robert FOURNIER, ancien chef de sous-station à Quesy et à Talma (Marcoing), Monsieur Irénée GODET, agent de l'Administration et Messieurs Paul PISSELET, Pierre FOURNIER, Léon BIZET, Émile DEFRENNE, machinistes aux voies navigables qui m'ont fait part de leurs témoignages et documents.



Dessin réalisé par Monsieur Léon BIZET , ancien machiniste, représentant le tracteur et le garage à tracteur

Bibliographie :

- Règlement de la traction électrique (1937).
- Consignes d'exploitation et de sécurité pour la traction électrique (Années 1950 et 1951).
- Manuel du régulateur de la C.G.T.V.N. (Septembre 1954).
- Convention collective du personnel des entreprises de halage des bateaux de navigation intérieure (Chefs de mouvement) (Années 1952 et 1958).

DURRINGER, L. Le canal de Saint-Quentin. Son histoire - Sa réfection- Son développement. Saint-Quentin. 12 avril 1928.

WEIL, G. La traction mécanique des bateaux de navigation intérieure en France. Éditions de la Navigation du Rhin. Strasbourg. 1948.

Arnaud GABET

CHÂTEAUX ET SEIGNEURS D'IWUY

Par Ernest CAPLIEZ et Cyriaque COLPART

Une étude de la féodalité, des familles seigneuriales et des châteaux d'Iwuy, pose un préalable. Il convient de rappeler que la localité était formée de trois centres : dès l'époque Gallo-Romaine, pour deux d'entre eux et dès les époques Mérovingienne et Carolingienne pour le troisième.

Il y avait donc :

- **Iwuy** (groupé autour de l'église primitive située à l'emplacement de l'église actuelle) et le cours des Fontaines (de nos jours, rue Émile Zola, rue Jean Jaurès et rue Gambetta, et sans doute une partie de la rue Foch et de la rue de l'Égalité). Les documents parlent d'Ivorium en 1076 et d'Ivoriacum en 1095. Ce toponyme provient sans doute d'un haut dignitaire gallo-romain IVORIUS (propriétaire d'une villa) qui vivait sur ce territoire. Le mot "Iwuy" n'apparaît qu'en 1365.

- **Glacy** dans la partie Nord (dont la limite avec Iwuy peut être figurée par les actuelles rues Blanqui et La Fayette). Ce centre était totalement indépendant d'Iwuy et avait même son église (selon la tradition).

- **Renieucourt** se situait dans la partie sud-est du territoire d'Iwuy comprise entre la Route Départementale 88 d'Iwuy à Avesnes-le-Sec, le chemin d'Iwuy à Villers-en-Cauchies et le chemin dit "des culs tout nus" en bordure duquel s'élève encore la chapelle DOYEN.

Ce centre déjà occupé à l'époque romaine fut attribué au V^{ème} siècle à un chef franc (du nom probable de RENIERUS). Ce centre deviendra une dépendance de l'église paroissiale d'Iwuy au IX^{ème} siècle et subsistera jusqu'au Moyen-Age.

La première mention d'un personnage qui pourrait être un seigneur de l'un des deux premiers centres date de 1076.

En effet, on voit apparaître dans un acte en faveur de la Collégiale Saint-Géry de Cambrai un certain **Othon de CONTRECOEUR** (autre nom de Glacy), portant le titre de chevalier. Il est peut-être le descendant d'une antique famille de guerriers des époques mérovingienne ou carolingienne ?

En 1181, un membre d'une puissante famille du Cambrésis, **GAUTHIER, seigneur de Honnecourt**, possède des dîmes à Iwuy, tenues de ses ancêtres, dont il avait reçu l'investiture de Baudouin, comte de Hainaut. La seigneurie d'Iwuy a peut-être appartenu à la famille de HONNECOURT ? Cependant, aucun acte ne permet d'appuyer cette conjecture.

En 1182, une charte conservée aux Archives de l'abbaye de Cysoing fait connaître que **Mathieu de DENAIN** a engagé "sa terre de Iwuy" auprès du Comte de Hainaut. Cette expression tend à prouver qu'il était seigneur d'Iwuy.

Ceci explique pourquoi les armoiries de la maison de DENAIN sont presque similaires à celles d'Iwuy, puisqu'elles portent "d'or à croix endanchée de gueules brisée d'un lambel à six pendants".

Celles d'Iwuy sont "Écu d'argent à croix endanchée de sable brisée d'un lambel à 5 pendants".

En 1195, un acte en faveur de l'hôpital Saint-Julien de Cambrai, cite au nombre des témoins **Nicolas de HAUSSY**, alors seigneur d'Iwuy.

Cette famille de HAUSSY était alliée à celle de DENAIN. Un certain **Étienne d'IWUY** aurait également possédé la seigneurie sans qu'il soit possible d'avancer une date.

A partir de 1211 commence la série continue des seigneurs d'Iwuy qui se sont succédés par le sang ou autres mutations circonstanciées. Cette liste a été reconstituée jusqu'en 1790.

Dans une charte de 1211 apparaît le nom de **Gérard d'ÉCAILLON**, époux de Béatrix, Dame d'Iwuy. Il semble que Béatrix ait apporté en mariage la seigneurie d'Iwuy. D'autre part, la maison de HAUSSY possédait la seigneurie d'ÉCAILLON. Il est possible que Gérard ait succédé à Nicolas de HAUSSY. Dans ce cas se poserait l'origine de Béatrix ?

A remarquer que les armoiries d'ÉCAILLON "Écu d'argent à croix endanchée de sable brisée d'un lambel à 9 pendants" sont comparables à celle d'Iwuy sauf sur le nombre de pendants.

De **Gérard d'ÉCAILLON** et Béatrix sont nés quatre enfants : Gauthier, Jean, Gérard et Marie.

Après la mort du père, en août 1213, c'est l'aîné qui lui succéda.

En 1228, **Gautier** devenait seigneur d'Iwuy et "aurait" épousé Marie de GLACY.

Il mourut en janvier 1240 et fut remplacé par son frère Jean, mais pour quelques semaines. Le troisième fils Gérard était décédé avant Jean, le dernier enfant.

C'est donc Marie qui hérita de la seigneurie. Celle-ci avait épousé un membre de la puissante famille d'AUBIGNY-AU-BAC.

De cette union, naquirent au moins trois fils dont l'aîné MATTHIEU devint seigneur d'Iwuy vers 1244.

Mathieu D'AUBIGNY, seigneur d'Iwuy, était en haute considération auprès de la cour de Marguerite de Flandre. On ne trouve aucune trace de son épouse. Il est possible d'affirmer qu'il était encore en vie après 1263.

En 1273, **Gérard d'IWUY** succéda à Matthieu et on peut supposer qu'il en était le fils. Il épousa Isabelle de SAINT-VENANT (décédée vers 1332). De leur union naquirent Matthieu MOREL (décédé en 1313) et ÉVRARD (décédé en 1320).

En 1296, **Mathieu d'IWUY** devint seigneur d'Iwuy et épousa Agnès de WALINCOURT de CYSOING.

Mathieu mourut peu avant 1313.

Il eut sans doute plusieurs enfants, mais un seul nous est connu. Il s'agit de **Baudouin**, qui hérita de la seigneurie en 1313.

Malgré le droit d'aînesse, on assista peu à peu à un démembrement de la seigneurie. Dans le sillage des comtes de Hainaut, les seigneurs d'Iwuy se laissèrent aller au goût des fêtes luxueuses : il fallut bientôt emprunter à un usurier, tant et si bien que Baudouin se trouva bientôt dans une conjoncture difficile.



*Le premier château féodal se situait à l'emplacement de l'actuelle gendarmerie
(Photographie Jean-Claude LAMAND)*

Le 12 avril 1338, il vendit le château et la plus grande partie des biens à **Roland TURCK**, un usurier de Cambrai. Le reste du domaine fut vendu en 1353 à Guillaume, fils de Roland TURCK. La première famille seigneuriale d'Iwuy venait de disparaître et il fallut attendre 17 ans pour qu'une autre famille, non moins illustre, s'installât au château.

Jusqu'alors, nous n'avons donné aucune précision sur celui-ci. Quel était son emplacement et quelle était l'importance du domaine seigneurial ?

Si l'on en croit la monographie "Histoire d'Iwuy", les abbés DEHAISNES et BONTEMPS prétendent que le château s'élevait à l'emplacement de l'actuelle gendarmerie, c'est à dire à l'extrémité de la rue Faidherbe. C'est sur cet emplacement qu'un autre château sera construit à une époque et dans un style plus récent et plus modeste.

Le premier château féodal fut abandonné avant le début du XIII^{ème} siècle.

Le ou les seigneurs de cette époque firent construire (à l'emplacement de l'actuel étang communal) une véritable forteresse avec murailles, donjon et fossés, capable de soutenir un siège comme nous le verrons plus loin.

Un chemin reliait l'église au château suivant le tracé des actuelles rues Jean Jaurès et Hoche.

Il est possible de donner une certaine idée de l'importance de la seigneurie d'Iwuy aux XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles. Elle comprenait le château avec son enclos, les bois et les marais qui l'entouraient, le moulin banal établi sur le "*Grand Ruisseau*" (au même emplacement que le moulin actuel) et des parties de terre situées sur les territoires d'Iwuy, Villers-en-Cauchies, Naves, Rieux, Hordain et Escaudain.

S'ajoutaient à cela quatre grandes fermes à Iwuy avec leurs dépendances et terres qui rapportaient chacune annuellement "*135 livres, 566 mencauds de blé et 21 rasières d'avoine*". Ceci constituait la réserve seigneuriale.

En outre, la seigneurie d'Iwuy comprenait 70 arrières-fiefs qui étaient tenus par des "*hommes de fief*" ou "*hommes libres*".

Cependant, ceux-ci payaient certaines redevances, étaient soumis aux obligations militaires et avaient l'obligation d'assister aux séances de haute et moyenne justice.

Au total, on peut considérer que la seigneurie d'Iwuy rapportait 10 000 livres.

Nous avons laissé le château d'Iwuy aux mains de Guillaume **TURCK** (usurier de Cambrai en 1353). Ce ne fut pourtant pas une excellente affaire.

Dès 1340, le père Roland TURCK était en retard pour payer les rentes dues à l'Hôpital Saint-Julien.

En 1357, la Châtellenie de Bouchain s'emparait d'une partie des biens et revenus de Guillaume TURCK.

Le compte du Grand Bailliage du Hainaut indique qu'en 1370, Guillaume TURCK vendit la terre d'Iwuy au seigneur de Mastaing.

Le seigneur de Mastaing était **Guillaume de GOMMEGNIES**, de la famille de JAUCHE. Il s'agissait d'une des plus illustres familles du Hainaut (la famille de GOMMEGNIES comme celles de MERODE et de CROY est toujours représentée aujourd'hui). Guillaume de GOMMEGNIES avait épousé Marguerite d'ANTOING de BRIFFEUIL. Il mourut le 19 janvier 1374 et fut enterré dans l'église de Mastaing.

Devenue veuve, Marguerite d'ANTOING résidait à Valenciennes dans l'hôtel de Mingoal. Elle mourut le 4 mai 1410 et fut inhumée au Couvent des Carmes.

Leur fils aîné, **Jean de MASTAING**, prit la succession. Il épousa Marie de RASSE de SASSEGNIES et mourut en 1399.

De leur union était né au moins un fils Jean qui avait épousé la Dame de HÉRINNES. Il ne succéda pas à son père et devint seigneur de Sassegnies. C'est son oncle **Jacques de GOMMEGNIES** (fils de Jeanne de JAUCHE, soeur de Guillaume de GOMMEGNIES) qui fut seigneur d'Iwuy, il mourut en 1407-1408.

La mort de Jacques rendit propriétaire de la seigneurie d'Iwuy son cousin germain, **Gérard de VILLE d'AUDREGNIES**. Celui-ci épousa Marie de MOLEMBaix dont il eut 4 enfants (2 filles et 2 fils) et mourut en 1417.

Son fils et successeur **Quentin de VILLE d'AUDREGNIES** épousa Jeanne de SANZELLES (au début de l'année 1419) et constitua à son épouse une rente de 400 livres sur sa terre d'Iwuy. Il mourut le 21 août 1428.

De ce mariage, naquit une fille Jeanne qui assura la continuité de la famille en épousant un représentant de la puissante famille de LANNOY-MINGOVAL (ou MAINGOVAL).

Durant la minorité de Jeanne, survint un événement que nous avons évoqué plus haut à propos du château féodal. En septembre 1433, alors que les armées du roi de France Charles VII guerroyaient contre le Duc Philippe de BOURGOGNE, les deux principaux capitaines du roi de France : Antoine de CHABANNES et BLANCHEFORT passèrent à Cambrai et avancèrent vers Iwuy.

Prévenus, les habitants du village se réfugièrent dans le château où s'élevait un solide donjon.

Antoine de CHABANNES en fit le siège et exigea une contribution de guerre. Les défenseurs refusèrent et résistèrent.

En représailles, les assaillants mirent le feu aux maisons et au moulin. Une grande partie de la localité fut détruite. Les troupes du Roi Charles VII levèrent le siège et se dirigèrent vers Avesnes-le-Sec. C'est peut-être en raison de cet événement qu'une rue d'Iwuy porte encore le nom de "rue de la Tour".

Nous avons vu plus haut que Jeanne de VILLE, héritière des biens de la seigneurie d'Iwuy, les transporta dans la famille de LANNOY-MINGOVAL, en épousant avant le 9 juin 1441 Antoine de LANNOY-MINGOVAL, fils de Jean de LANNOY de Lys et de Mingoal et de son épouse Jeanne de CROY.

Cette famille comptait parmi les plus puissantes de la région.

Antoine de LANNOY embrassa la carrière des armes. Il participa aux guerres qui opposaient le roi de France Louis XI à Charles le Téméraire. Il défendit brillamment Valenciennes en 1477 et Condé en 1478. Ceci lui valut d'être au nombre des principaux officiers de la Cour de Maximilien d'Autriche.

De son mariage avec Jeanne de VILLE naquirent au moins deux enfants : une fille, nommée Jeanne et un fils, Jean, qui succéda à son père en juillet 1487.

Jean I de LANNOY-MINGOVAL, naquit en 1456 et remplaça son père dans les emplois élevés qu'il occupait à la cour Impériale.

Il épousa en premières noces Catherine de NEUVILLE et en secondes noces Philippine de LALLAING (Les "de LALLAING" étaient une grande famille du Sud de la Bourgogne. En 1577, Philippe, comte DE LALLAING était Gouverneur de Hainaut et Sénéchal de Flandre).

De son premier mariage, il eut un fils Jean et deux autres enfants; de sa seconde union, il eut un fils prénommé Charles et une fille appelée Claudine. Jean I mourut en 1498 et fut inhumé dans l'église des Carmes à Valenciennes.



Portrait de Jean I de LANNOY-MINGOVAL (Reproduction Jean-Claude LAMAND)

Jean II de LANNOY-MINGOVAL épousa en premières noces Marguerite de FLANDRE dont il eut une fille Louise (qui hérita de la seigneurie d'Audregnies et épousa Louis de REVELON, seigneur de Saint-Hilaire. En secondes noces, il se maria avec Philippine de PLAINES et de cette union naquirent trois enfants : Nicolas, né en 1507 (qui devint Seigneur d'Iwuy), Clément (décédé avant 1525) et Claudine (qui épousa Charles de FIENNES, comte de Chaumont).

En 1503, Valenciennes reçut la visite de trois Princes Français : Gaston, comte de Foix, Charles de BOURBON, comte de Montpensier et Charles de BOURBON, comte de Vendôme.

Ils furent reçus par Jean II qui organisa des fêtes et des chasses dans ses domaines.

Il prit part aux événements militaires dans les rangs de l'armée de Marguerite d'Autriche contre les troupes françaises de Robert de LA MARCK et de Charles d'EGMONT alliés au Roi de France Louis XII en 1507, 1521 et 1522.

Jean II mourut en 1525 et fut inhumé au couvent des Carmes de Valenciennes, comme ses prédécesseurs.

A cette date, se produisit un événement qui se rapporte aussi bien à l'Histoire de France qu'à la famille de LANNOY. Le 24 février 1525 se déroula la fameuse bataille de Pavie. Le Commandant en chef des armées Austro-Espagnoles de Charles Quint n'était autre que **Charles de LANNOY-MINGOVAL**, vice-roi de Naples et frère consanguin de Jean II.

Charles était né du 2^{ème} mariage de Jean Ier et de Philippine de LALLAING et avait hérité de la seigneurie de Senzelles qui avait appartenu aux seigneurs d'Iwuy depuis près d'un siècle. Charles de LANNOY vainquit le Roi de France François Ier qui lui remit son épée entre les mains.

Nicolas de LANNOY-MINGOVAL fut seigneur d'Iwuy entre le 10 octobre 1532 et le 30 septembre 1533.

Il épousa Anne de LALLAING, à laquelle il constitua un douaire de 1000 livres de rentes annuelles sur ses terres d'Iwuy. Elle reçut d'autre part la sénéchaussée d'Ostrevent et la seigneurie d'Hordain après la mort de son unique frère, peu après son mariage.

Un chemin relia directement le château d'Iwuy à celui d'Hordain, en partant de l'extrémité de la rue de la Tour et qui fut supprimé en 1821. Nicolas de LANNOY mourut à La Haye le 6 août 1540 à l'âge de 33 ans et fut inhumé aux Carmes de Valenciennes. De son mariage étaient nés deux enfants : Bonne et Charles.



*François Ier rend son épée à Charles de LANNOY sur le champs de bataille de Pavie - 24 février 1525 -
(Bibliothèque Nationale, Reproduction Jean-Claude LAMAND)*

En 1540, **Charles de LANNOY** reçut donc le titre de seigneur d'Iwuy, alors qu'il n'avait que 9 mois. A son adolescence, il fut envoyé à la Cour de Philippe II à Madrid, où il mourut sans postérité. Il n'avait que 21 ans, c'était le 6 août 1561.

A sa soeur Bonne, revint en 1556 la seigneurie d'Iwuy. Celle-ci avait épousé le 7 septembre 1554 le comte **Philippe de SAINTE-ALDEGONDE, comte de Noircames**.

Ce dernier était issu d'une grande famille de la région de Saint-Omer. Avec son épouse Bonne de LANNOY, il regroupait 22 seigneuries : Noircames, Wisques, Avelin, Genech, Bourghelles, Noyelles-Wion, Casteau, Merbe Sainte-Marie, Moncheau, Rieulay (famille de Sainte-Aldegonde), Iwuy, Mingoal, Maing, Bognicourt, Fressain, Villers-au-Tertre, Monchecourt, Aniche, Auberchicourt, Brebières, Marlière et Hordain (famille de Lannoy).

Il avait en outre les titres de sénéchal d'Ostrevant (par sa femme), de chevalier de l'ordre d'Alcantara, de Lieutenant-Capitaine-Général, de Grand-Bailli de Hainaut, de Gouverneur des citadelles de Cambrai et Valenciennes, de Gouverneur des villes et châteaux de Saint-Omer et Tournehem, Chef des Finances de sa Majesté et de son conseil d'État et commissaire aux renouvellements des lois de Flandres.

Le 22 mai 1566, il était appelé par la Duchesse Marguerite de Parme, Gouvernante des Pays-Bas pour s'opposer aux protestants.

Durant les années suivantes, il mena de nombreuses actions de guerre à Valenciennes et Le Cateau.

En 1568, la nouvelle Gouvernante des Pays-Bas, Marguerite de Bavière, lui confia de nouvelles missions à Maubeuge, Charleville, Thionville, Luxembourg, Maastricht, Binche, Mons, Harlem.

En juillet 1573, il faisait le siège de Alkmaar. A cette occasion, il reçut une grave blessure à la suite de laquelle il mourut à Utrecht le 5 mars 1574.

Du mariage de Philippe de SAINTE-ALDEGONDE et de Bonne de LANNOY étaient nés 5 enfants : Charles (mort en bas-âge), Lamoral (décédé sans postérité en 1593), Philippe (mort également sans postérité), Maximilien et Anne.

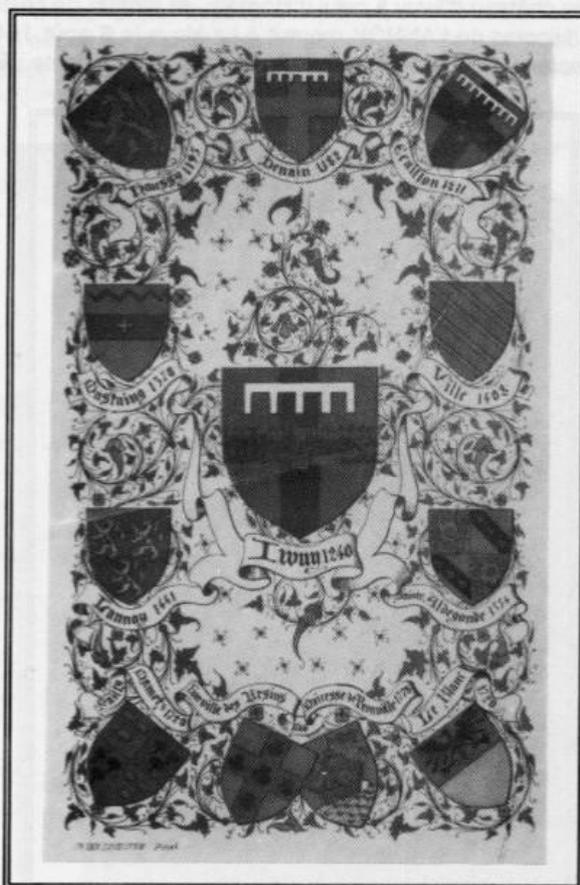


Planche représentant les armoiries des familles qui se sont succédées à la tête de la seigneurie d'Iwuy (DEHAISNE, Omer, BONTEMPS, Adrien. "Histoire d'Iwuy". Reproduction Jean-Claude LAMAND)

Maximilien de SAINTE-ALDEGONDE, seigneur d'Iwuy en 1574 était un des premiers gentilshommes des Pays-Bas. L'archiduchesse Isabelle d'Espagne le créa Chevalier de la Toison d'Or (remise du collier à Bruxelles en 1634) puis Gouverneur du Comté de Namur.

Il épousa en premières noces Marguerite de LENS dont il eut trois enfants : Gilles, qui devint jésuite, Marie-Claire qui fut clarisse à Gand et Madeleine qui épousa Guillaume, comte de Gommegnies.

Marguerite de LENS mourut le 5 avril 1600. De son second mariage avec Marie-Alexandrine de NOYELLES SOUS LENS (le 2 septembre 1600), il eut 8 enfants dont l'aîné François-Lamoral hérita la seigneurie d'Iwuy... Les terres d'Iwuy et de Glacy rapportaient alors annuellement environ 6 000 livres. Maximilien mourut le 13 mars 1635 en son hôtel situé à Arras.

François-Lamoral comte de SAINTE-ALDEGONDE succéda à son père pour quelques mois. Il mourut le 3 juin 1635. Il épousa Agnès de DAVRE DE MIREMONT dont il eut 6 enfants.

C'est l'unique fils de ce couple : **Hugues Lamoral de SAINTE-ALDEGONDE** qui devint seigneur d'Iwuy en 1635. Né vers 1616, il mourut en 1655 sans postérité.

Sa soeur aînée, Isabelle Claire Eugénie, avait épousé le 31 janvier 1657 son cousin germain **Maximilien de SAINTE-ALDEGONDE, comte de Genech** (fils d'Albert-André de SAINTE-ALDEGONDE, lui-même fils issu du second mariage de Maximilien et de Marie Alexandrine de NOYELLES SOUS LENS). Ce dernier devint donc en 1655 seigneur d'Iwuy du chef de sa femme. Maximilien, comme son père, suivit la carrière des armes aux ordres du Prince de Ligne.

Il hérita cependant d'une situation financière catastrophique (le dévouement des SAINTE-ALDEGONDE à la famille d'Espagne avait obligé ceux-ci à mettre leurs biens sous séquestre; d'autre part, les propriétés situées en France avaient été confisquées par le Gouverneur d'Arras au nom du Roi de France) et dut faire rapport de sa seigneurie d'Iwuy-Glacy devant la Cour de Mons le 10 novembre 1664.

Il mourut après 1672. De son mariage étaient nés un fils et deux filles désignées ci-après.

Albert François Guislain Cornil de SAINTE-ALDEGONDE, fils aîné du précédent, devint seigneur d'Iwuy en 1676. Il épousa Isabelle Jeanne Thérèse de LA TOUR-SAINT-QUENTIN. C'est à cette époque, le 11 mai 1676, après la prise de Bouchain par les Armées de Louis XIV que Iwuy redevint terre française. Albert François Guislain fut malheureusement frappé de sénilité mentale précoce et mourut en 1706 sans postérité. Ses deux soeurs le remplacèrent successivement : le 23 janvier 1708, c'est Isabelle-Claire de SAINTE-ALDEGONDE qui hérita de la seigneurie, puis, en 1714, ce fut le tour d'Anne Marie Guislaine de SAINTE-ALDEGONDE. Cette dernière mourut en 1720.

La seigneurie passa donc à **Florent-François de MAILLY-MAMETZ, comte de Cohem**, qui avait épousé une cousine germaine des deux demoiselles : Anne Françoise de SAINTE-ALDEGONDE (fille de François Lamoral). Cependant, Florent-François n'accepta l'héritage que sous bénéfice d'inventaire.

Le 30 juin 1720, il vendit les seigneuries d'Iwuy, Hordain, Fressain, Villers-au-Tertre, Monchecourt et Bugnicourt à **Claude LE BLANC, marquis de SEIGNELAY**, un des personnages les plus influents du début du règne de Louis XV (originaire de la région d'Auxerre).

Le marquis de SEIGNELAY fut successivement Conseiller au Parlement de Metz, Intendant d'Auvergne et de Dunkerque, il fut l'un des successeurs du célèbre LOUVOIS au poste de Secrétaire d'État au Département de la Guerre. Cependant, une intrigue de cour le fit jeter à la Bastille à la fin de l'année 1722. Il fut rétabli à son poste de Ministre jusqu'à sa mort le 19 mai 1728 au château de Versailles.

Il avait épousé Madeleine PETIT de PASSY, fille du doyen du Parlement de Metz.

De ce mariage naquit Louise-Madeleine qui épousa le 24 mai 1717 **Claude Constant Esprit Jouvanel I de HARVILLE des URSINS, marquis de Traisnel** (issu d'une famille de militaires originaire de la Beauce) qui mourut le 11 juillet 1726.

Louise-Madeleine demeura à Iwuy jusqu'en février 1746. Après cette date, elle se retira dans son château de Doué-en-Brie où elle mourut de la variole le 13 avril 1746, à l'âge de 47 ans.

Son fils cadet (l'aîné étant décédé en 1728) **Claude Constant Esprit Jouvanel II de HARVILLE des URSINS** lui succéda donc à la tête de la seigneurie d'Iwuy en juin 1746.

Né en 1722, il avait épousé le 10 février 1744 Marie-Antoinette de GOYON de MATIGNON (issue d'une très ancienne famille de Bretagne illustrée par Jacques de GOYON de MATIGNON, maréchal de France et Gouverneur de Guyenne cité en 1579 et par Jacques I de GOYON de MATIGNON, 1689-1751, époux de l'héritière des GRIMALDI, Prince de Monaco de 1731 à 1733).

Il suivit la carrière militaire comme son père. Capitaine de cavalerie en 1741, Colonel du Régiment de HARVILLE en 1752, puis Maréchal des Camps et Armées du Roi en 1756.

En 1760, il vint en résidence à Iwuy et à Villers-au-Tertre. Il agrandit la seigneurie par l'acquisition des "châtelainies" d'Aniche et d'Auberchicourt qui avaient autrefois fait partie des biens de la famille de SAINTE-ALDEGONDE.

Néanmoins, sa situation financière n'était pas brillante et certaines terres d'Iwuy et d'Hordain étaient hypothéquées.

Le 14 septembre 1774, il abandonna ses biens d'Iwuy et d'Hordain à son fils Louis Auguste.



L'ancien manoir féodal rasé par le comte de GOMMEGNIES vers 1850 se situait à l'emplacement de l'actuel étang communal

Louis Auguste Jovenel de HARVILLE des URSINS, né à Paris en 1749, avait épousé le 7 mai 1766 Augustine Renée DEL POZZO, Marquise de la TROUSSE (issue d'une très ancienne famille du Centre de la France). Entré très jeune dans l'armée, il devint, peu avant la Révolution, Maréchal de Camp et gentilhomme d'Honneur du Comte d'Artois (frère de Louis XVI).

Ayant hérité de la situation financière difficile de son père, il hypothéqua une partie de ses biens le 9 février 1755 en empruntant une forte somme à M. MAIRESSE de LA VIEFVILLE, Conseiller-Secrétaire domicilié à Cambrai.

A la fin de cette année 1775, il demanda au Roi l'autorisation de vendre tout ou partie de sa terre d'Iwuy. Sa requête présentée au Conseil d'État fut agréée le 5 décembre 1775.

Le 27, des lettres patentes de Louis XVI l'autorisèrent à vendre 671 mencaudées (environ 230 hectares) de terres labourables et de prèes et moulins, constituant les 2/3 de son domaine d'Iwuy.

De cette vente, un lot de 46 mencaudées revint à M. Charles Hubert de CHAMBGE de LIESSART, premier président du bureau des finances de Lille. Les dettes du comte d'HARVILLE ne furent pas éteintes. Le 29 janvier 1778, il vendit le château et le reste du domaine à **M. Arnould MAIRESSE DE PRONVILLE de LA VIEVILLE** pour la somme de 170 000 livres.

MAIRESSE DE PRONVILLE, né le 19 octobre 1732 à Cambrai, était le fils de Philippe François MAIRESSE de LA VIEVILLE (1695-1776, échevin de Cambrai, conseiller-secrétaire du roi près le parlement de Flandre, bourgeois de Cambrai et de Lille, qui avait été le créancier hypothécaire du comte d'HARVILLE en 1775) et de Marie-Anne de FRANCKEVILLE.

Ses armoiries étaient *"D'écu de gueules à la nef d'or sur une mer de sinople, une étoile d'or au premier canton"*.

Selon DENIS du PÉAGE (*Mélanges Généalogiques*, 3^{ème} série), à la fin du XVI^{ème} siècle, la famille MAIRESSE était représentée à Cambrai par Gaspard, un échoppier-crassier, originaire du village de Montay. Celui-ci aurait eu plusieurs fils dont Florent MAIRESSE, greffier de la collégiale Saint-Géry (et... bailli d'Iwuy entre 1653 et 1665, possesseur d'un fief d'environ 5 hectares dans *"la rue de Séhéry"*, actuelle rue Faidherbe) et Léonard MAIRESSE. Ce dernier aurait été le père de Mathieu MAIRESSE (bourgeois de Lille et échevin de Cambrai de 1677 à 1682), lui-même père de François MAIRESSE (négociant lillois, bailli du Roi à La Feuillie, bourgeois de Lille et échevin de Cambrai) et aïeul de MAIRESSE de la VIEVILLE.

Les MAIRESSE possédaient la propriété dite du *"petit château"* qui se situait à l'emplacement du premier château féodal (là où fut construite la gendarmerie).

MAIRESSE de PRONVILLE suivit tout d'abord la carrière militaire qu'il abandonna au grade de capitaine de cavalerie.

Après le décès de sa première épouse (une demoiselle LEMESTRE d'ANSTAIN), dont il n'eut pas d'enfants, il épousa, le 6 avril 1767, Marie Valentine Renée du CHAMBGE de LIESSART (née en avril 1749), dont le père déjà cité plus haut, avait acheté au comte d'HARVILLE des terres situées à Iwuy.

Les nouveaux époux avaient une fortune assez considérable, évaluée à 2 000 000 de livres en 1787. Le père du nouveau seigneur d'Iwuy possédait des rentes dans de nombreux villages du Cambrésis : à Honnecourt, Cantain, Carnières, Fontaine-Notre-Dame, Cagnoncles, Awoingt, Tilloy, Eswars, Paillencourt, Abancourt et Étrun.

Il avait également des possessions à Bourlon, Moeuvres, Graincourt et surtout Pronville. Marie du CHAMBGE possédait elle-même des biens importants à Éterpigny, Wahagnies, Lesquin, Hem-Lenglet, Bantigny, Cuvillers, Abancourt, Cattenières, Crèvecœur, Villers-en-Cauchies et Iwuy.

Lorsqu'il acheta le château d'Iwuy, Arnould MAIRESSE de PRONVILLE habitait Lille où il avait (comme ses aïeux) acheté la bourgeoisie en 1768. A partir de 1775, il résidait l'hiver à Paris.

Dès qu'il prit possession du château d'Iwuy en 1778, le nouveau propriétaire entreprit de faire reconstruire une nouvelle bâtisse en remplacement de l'ancien manoir féodal peu confortable qui se dressait à l'emplacement de l'actuel étang communal.

Il fit construire une demeure rectangulaire de 26,50 mètres sur 14 mètres, avec 2 étages superposés, en bordure du chemin d'Hordain (actuelle rue du 19 mars).

De son mariage avec Marie Valentine Renée du CHAMBGE, naquirent trois enfants : Philippe Auguste Joseph en 1768, Charlotte Césarine Sophie en 1772 et Louise Félicité en 1775 (morte en bas-âge).

Arnould MAIRESSE de PRONVILLE habita le château durant l'été jusqu'à la Révolution. Il émigra le 2 mai 1791 et se rendit à Münster en Westphalie.

Après le départ de ce dernier, le domaine passa à son beau-fils **Jean CHOART de MAGNY** (né en 1765) qui avait épousé en décembre 1787 Charlotte Césarine Catherine Sophie MAIRESSE de PRONVILLE (née le 7 avril 1772). CHOART de MAGNY était membre d'une famille originaire de Boutigny (canton de Crécy, près de Meaux).

Comme partout en France, le château et toutes les propriétés du seigneur d'Iwuy furent déclarés *"Biens Nationaux"*, furent saisis et mis en vente. Jean CHOART de MAGNY s'employa à les récupérer *"en conformité des décrets de l'Assemblée Législative et de la Convention Nationale, et pour la conservation des droits échus ou à échoir"* au profit de son épouse qui les avait en partie reçus en dotation, évalués à 106 669 livres, plus le quart de tous les biens de ses beaux-parents qui lui était assuré par contrat de mariage.

Après de multiples et longues démarches, il obtint satisfaction et recouvra tous ses biens le 17 mai 1797 estimés officiellement à une valeur de 300 000 francs avec effet le 18 novembre suivant.

Les époux de MAGNY restèrent en possession du château jusqu'au 31 octobre 1803, date à laquelle il fut vendu à M. CAUDEMONT.



Vue du château d'Iwuy construit à partir de 1778 par Arnould MAIRESSE de PRONVILLE, seigneur d'Iwuy

Jacques Philippe CAUDEMONT naquit en 1759. Ancien médecin militaire de la Marine, il séjourna aux Indes à Madras et régularisa son mariage à l'État-Civil d'Iwuy le 6 septembre 1808 avec Pétronille Wilhelmine BARTEL (née en 1764).

Il acheta le château et son enclos d'une superficie de 10 hectares, ainsi que le moulin à eau pour 36 000 francs. Un peu plus tard, il racheta 4 hectares de prés attenants au château à Jean CHOART de MAGNY. Le 4 septembre 1821, il vendit cette propriété au comte de GOMMEGNIES.

Philippe Gustave Guislain Adolphe de FRANEAU, comte de GOMMEGNIES, était né en 1806 de l'union de Théodore Joseph de FRANEAU de MUON de GOMMEGNIES et de Marie-Charlotte de QUIÉVY (ou Quévy le Grand-Belgique). Il épousa Caroline Joséphine Marie de MERCY-ARGENTEAU et fut maire d'Iwuy de 1848 à 1852.

Il fit raser l'ancien manoir féodal et aménagea sur son emplacement une très belle pièce d'eau qui constitue l'étang communal actuel.

En 1823, il racheta 40 hectares de bois et prés attenants au château et qui appartenaient encore à Jean CHOART de MAGNY.

Par cet achat, il donna à cette propriété l'étendue et l'aspect qu'on lui connaissait jusqu'à son dernier propriétaire.

Philippe Gustave de FRANEAU vendit son domaine à M. QUEULAIN.

Édouard Joseph QUEULAIN, époux de Laure Sophie NOCHE, naquit en 1808 et mourut à Paris le 30 août 1881. Maire d'Iwuy de 1860 à 1871 et de 1874 à 1881, c'est lui qui finança de ses propres deniers les bâtiments qui servirent à accueillir la première école primaire de la Commune.

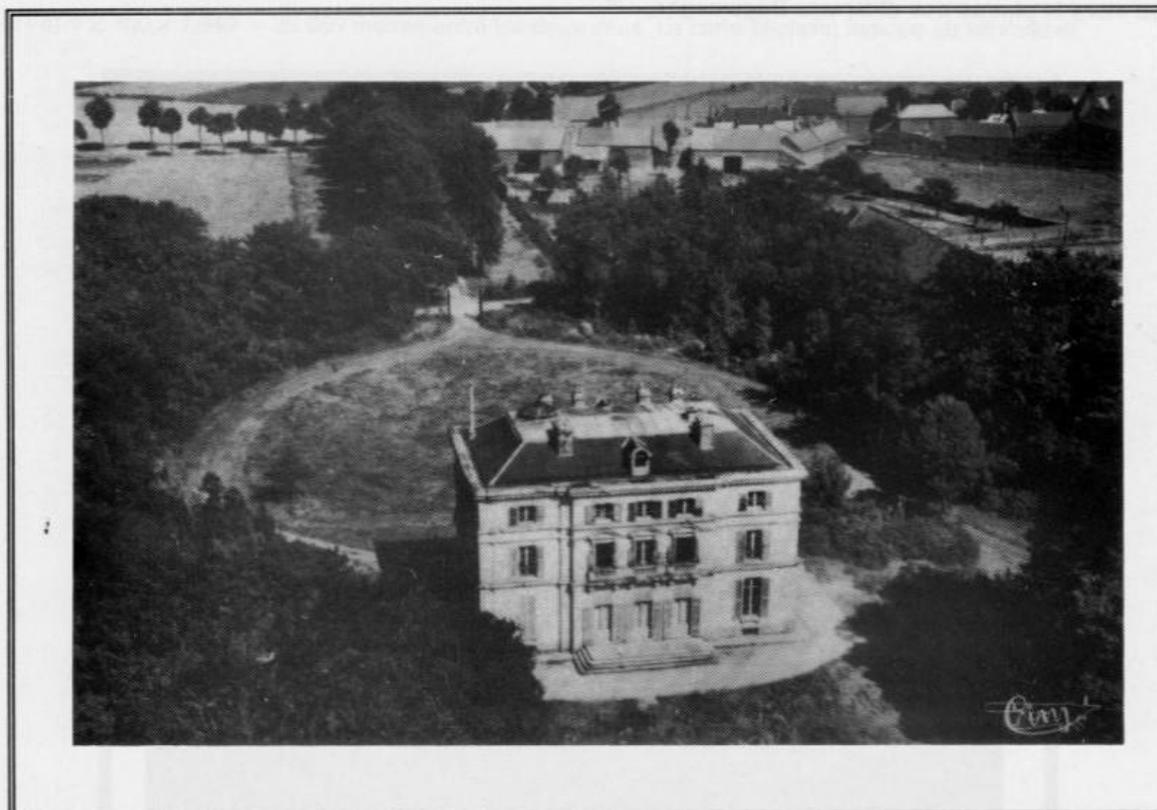
Devenue veuve, Madame QUEULAIN légua son château à une de ses parentes : **Madame Paul BLANQUET DU CHEYLA** qui le revendit 3 ans plus tard à M. RICHON.

Édouard Henri RICHON, né le 30 novembre 1837 à Châtillon sur Marne, fut propriétaire du château d'Iwuy de mai 1886 à sa mort le 6 décembre 1895. Il avait épousé Anne Victoire MAZINGHIEN, née le 11 octobre 1848, décédée le 2 février 1922.

De leur union était né à Lille le 8 mai 1869 **Victor Auguste Édouard RICHON** qui fut propriétaire du château d'Iwuy de 1895 à sa mort, le 13 avril 1939. Il avait épousé Cécile Marguerite ROUSSEAU, née le 23 septembre 1876 à Reims, décédé le 18 août 1953 à Iwuy.

De cette union, naquit **Jacques RICHON, le "dernier châtelain d'Iwuy"**, qui naquit à Reims le 15 septembre 1909 et qui épousa Jeanne Émile MERIEM BERNARD, née le 14 juin 1921 à Rabat, décédée le 12 janvier 1987.

Entre 1959 et 1961, la municipalité fit détruire le château...



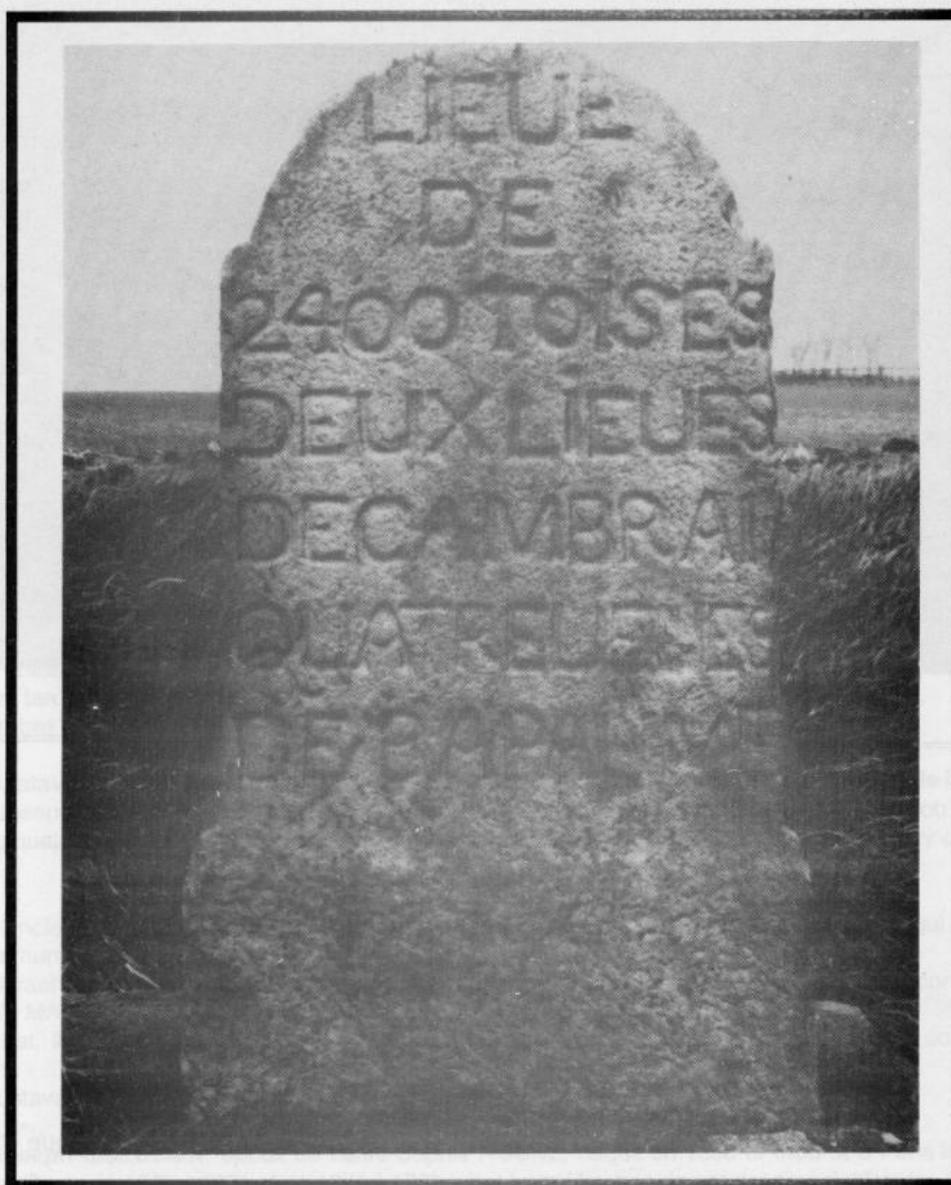
Vue aérienne du château d'Iwuy peu avant sa destruction

Ernest CAPLIEZ et Cyriaque COLPART

LES BORNES ANCIENNES DE LA RÉGION (Première partie)

Par Gérard VINCENT

La voiture, indispensable de nos jours, nous fait parcourir des milliers de kilomètres dans l'année. Nous sillonnons toutes les routes de France et de Navarre pour des besoins professionnels, mais également pour le plaisir, à la recherche du site, du monument ou de l'événement. Nous allons parfois très loin pour découvrir une exposition, un château, un lieu historique sans connaître nos richesses locales. Bien évidemment, nous avons visité le château de Selles, les églises de Cambrai, les souterrains, le musée (pas sûr !), ..., mais nous avons remarqué la plaque à l'entrée de la rue des Ratelots à Cambrai qui nous donne le niveau de la mer, ou encore la borne de la rue des Capucins avec les distances Douai-Péronne, ou alors la plaque des différents Béguinages, ... ?



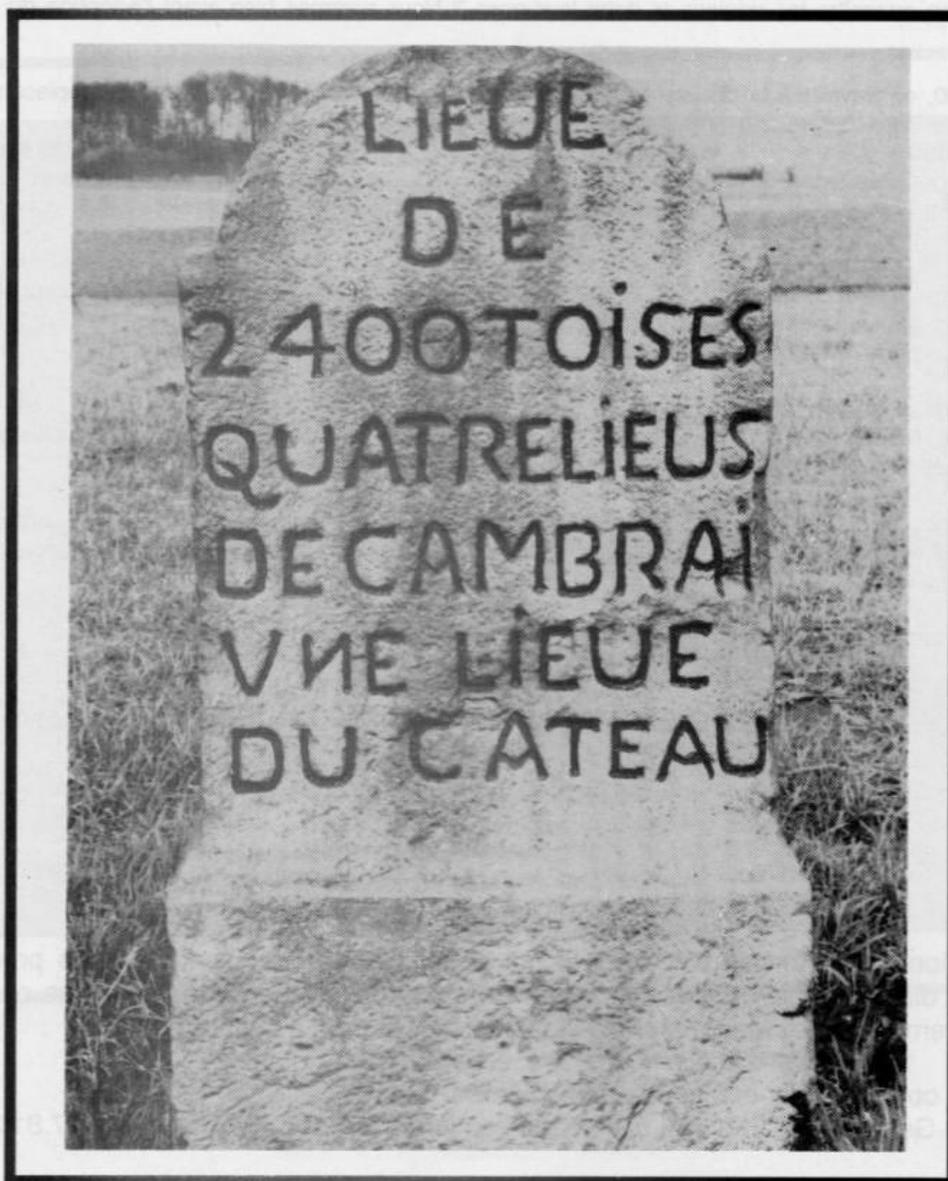
La borne située sur la route Cambrai-Bapaume (Photographie Jean-Claude LAMAND).

Dans le même esprit, à l'extérieur de la ville, combien d'entre-nous, en allant vers Bapaume, avons remarqué sur le côté droit de la RN 30, après le lieu-dit "La Fabrique" (commune de Graincourt-lez-Havrincourt), une borne en gré portant les indications suivantes :

LIEUE
DE
2400 TOISES
DEUX LIEUES
DE CAMBRAI
QUATRE LIEUES
DE BAPAUME

Soit (la toise valant 1,949 mètres) :

$(2+4) \times 2\,400 \times 1,949 = 28\,065$ mètres entre les deux villes. La carte Michelin indique 28 kilomètres.



La borne située sur la route Cambrai-Le Cateau (Photographie Jean-Claude LAMAND)

Nous retrouvons une borne identique sur la RN 43 en direction du Cateau, après Inchy, au croisement de la Départementale 88 Troisvilles/Neuvilly (côté gauche), avec les indications suivantes :

**LIEUE
DE 2400 TOISES
QUATRE LIEUS
DE CAMBRAI
UNE LIEUE
DU CATEAU**

Soit (la toise valant 1,949 mètres) :

$(4 + 1) \times 2\,400 \times 1,949 = 23\,388$ mètres entre les deux villes. La carte Michelin indique 24 kilomètres.

Les dimensions de ces deux bornes sont : Hauteur = 0,91 mètres / Largeur = 0,425 mètres / Épaisseur = 0,185 mètres.

Comment en connaître les origines et dater leur pose ? Nous sommes bien avant l'adoption du système métrique !

Depuis 1700, on travaille à la chaussée Cambrai-Le Cateau pour faciliter et améliorer les déplacements de l'archevêque Fénelon.

On établit des corvées pour la construction de la chaussée, ce qui donna du travail au grand nombre de chômeurs. Les défaillants étaient condamnés à 30 livres d'amende. En 1756, un octroi de 2 liards par pot de bière forte fut créé (2 sols tournois par pot de vin en 1771, 2 liards par pot de cidre en 1776) pour payer les travaux.

Un emprunt de 30 000 livres (réduit à 16 700 livres) sera également nécessaire pour les expropriations. En 1779, Monseigneur de FLEURY signe une ordonnance relative à la réfection des routes. En 1788, sous Monseigneur de ROHAN, la chaussée est terminée.

La borne d'Inchy (classée Monument Historique le 28 juillet 1936) est certainement de cette époque (1700/1788). Mais comment être plus précis ? Nous aimerions en savoir plus. Pourquoi sont-elles placées à ces distances ? Leurs emplacements ont-ils une signification particulière (limite de territoire).

Nous devrions trouver ces mêmes bornes sur la RN 30 (Cambrai-Valenciennes), sur la RN 44 (Cambrai-Saint-Quentin), sur la Départementale 917 (Cambrai-Péronne), sur la RN 43 (Cambrai-Douai), sur la Départementale 939 (Cambrai-Arras), et en direction de Naves-Solesmes-Crèvecœur,...

Nous souhaiterions que des lecteurs nous apportent des précisions.

Gérard VINCENT, de l'Amicale Philatélique du Cambrésis

L'AMICALE PHILATÉLIQUE DU CAMBRÉSIS

Les réunions de l'Amicale Philatélique du Cambrésis se déroulent tous les premier et troisième dimanche de chaque mois (sauf au mois d'août) de 10 à 12 heures au centre social (premier étage) Martin-Martine situé rue de Londres à Cambrai.

Pour vos correspondances et renseignements :
Monsieur Gérard VINCENT - 3, rue de la Pépinière - 59400 CAMBRAI. Tél : 27.81.32.41.

DES ARMOIRIES DE FÉNELON RUE DES SOEURS DE LA CHARITÉ A CAMBRAI ?

Par Nicolas DHENNIN

Les nombreux automobilistes et les quelques passants qui empruntent quotidiennement ou irrégulièrement la rue des Soeurs de la Charité à Cambrai ne prêtent pas toujours attention aux armoiries que contient une des maisons de cette ancienne rue cambrésienne. Les rares personnes qui connaissent leur existence, y compris les riverains, ignorent de toute façon l'origine et la signification de ce petit vestige du passé qui rappelle cependant un important événement de l'histoire de notre ville.

Sculptées dans la pierre blanche, ces armoiries sont situées très exactement sur le pignon droit de la maison portant le numéro 13 de la rue, propriété de l'École Sainte-Croix, à une douzaine de mètres de hauteur.



Les armoiries de FÉNELON situées rue des Soeurs de la Charité à Cambrai
(Photographie Pierre CAUDRON, Cambrai)

On y repère :

- * Un écu représentant les armes de François de SALIGNAC de LA MOTHE-FÉNELON ("D'or à trois bandes de sinople"), archevêque de Cambrai,
- * Une croix archiépiscopale (au centre), une épée et une crosse (en biais) (toutes les deux étant les symboles du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel),
- * La date "1702".

Pourquoi les armoiries du "Cygne de Cambrai" ont-elles été sculptées à cet endroit ? Pourquoi avoir choisi cette maison et pas une autre ? A quoi correspond la date "1702" ? Ces quelques questions s'imposent à l'esprit.

Le 4 février 1695, il y a 300 ans, François SALIGNAC de LA MOTHE-FÉNELON, précepteur du Duc de Bourgogne, était nommé archevêque de Cambrai par le roi Louis XIV.

Il ne me semble pas utile d'énumérer dans cet article les grands traits de la vie du prélat (1651-1715), d'informer sur les nombreuses actions qu'il mena au sein du royaume et de son diocèse et de présenter la modernité de ses idées (les livres "de et sur" FÉNELON ne manquent pas).

Cependant, il importe de préciser (ou de rappeler pour certaines personnes), là est la réponse à nos interrogations, que c'est sous son archiépiscopat que furent appelées et installées les Soeurs (ou Filles) de la Charité à Cambrai en 1702.

Eugène BOULY affirmait en 1842 : *"De son temps furent introduites à Cambrai les Soeurs de la Charité. Le magistrat de la ville appréciant les services que rendent à l'humanité ces anges en vêtements de femmes, négocièrent et obtinrent leur établissement dans Cambrai".*

Ses armoiries témoignent donc de cette décision importante, qu'il conviendrait de qualifier de fait historique pour la ville de Cambrai, et perpétuent le souvenir de la présence à Cambrai des Soeurs de la Charité qui occupèrent longtemps la maison qui porte de nos jours le numéro 13 de la rue à laquelle elles donnèrent leur nom dès le début du XVIII^{ème} siècle.

Eugène BOULY précisait en 1854 dans son "Dictionnaire Historique de la ville de Cambrai" : *"Les Soeurs de la Charité furent appelées par le Magistrat en 1702. Il leur donna pour logement cette grande maison sise dans la rue qui porte leur nom. Sur le pignon de cette maison, on a sculpté dans la pierre un pélican, symbole de la tendresse maternelle. Elle se trouve encastrée dans le mur qui regarde le rempart... Les Soeurs furent chassées de Cambrai pendant les troubles révolutionnaires... Elles furent rappelées en 1816..."*.

Cette définition confirme nos précédents propos.

De plus, bien qu'il ne révèle pas la présence des armoiries de FÉNELON sur le pignon de la maison, l'auteur apprend qu'il y avait au même endroit une autre pierre sculptée représentant un pélican ? Cette pierre a malheureusement aujourd'hui disparu ou a peut-être été détruite.

Je souhaite que ces armoiries soient conservées, préservées et protégées.

La maison sur laquelle elles sont apposées (le numéro 13) est cependant de nos jours à moitié abandonnée, comme l'est également la maison qui porte le numéro 11 et comme l'était celle qui portait le numéro 9, qui tombait en ruines, et qui fut complètement détruite par une entreprise de démolition il y a un maintenant un an (quel acte inconscient puisqu'il était possible de sauvegarder la façade du XVII^{ème} siècle du bâtiment et d'entreprendre une rénovation et une restauration, ce que font si bien les autres villes de la région !).

Et quelle belle cave du XII^{ème} siècle, que j'ai eu le privilège de visiter il y a quelques temps, dont le sort est maintenant indécis, possède en plus des armoiries cette vieille maison de Cambrai !

Bibliographie :

BOULY, Eugène. Histoire de Cambrai et du Cambrésis. Cambrai. 1842.

BOULY, Eugène. Dictionnaire historique de la ville de Cambrai. Cambrai. 1854.

FAILLE, René. Iconographie des évêques et archevêques de Cambrai. Cambrai. 1974.

Nicolas DHENNIN

UNE HISTOIRE D'AMOUR PENDANT LA "DRÔLE DE GUERRE" ENTRE LE 6^{ème} CUIRASSIERS ET LE VILLAGE DE SAINT-HILAIRE-LEZ-CAMBRAI (novembre 1939 - mars 1940) (Première Partie)

Par Christianne LEPIE

Par une froide soirée de novembre 1939, des soldats fatigués par une longue étape arrivèrent au village de Saint-Hilaire-lez-Cambrai. Ces soldats du 6^{ème} Cuirassiers qui pénétraient au sein du bourg le jour-anniversaire de l'armistice de la Première Guerre allaient être comblés par l'accueil que le village allait leur réserver. Oui, les hommes de Saint-Hilaire étaient partis sur le front. Oui, la plupart des habitants ne disposait que du strict nécessaire pour vivre... pourtant, il semblait naturel à chaque famille d'héberger un de ces jeunes gens pour lui prodiguer les soins que l'on aurait souhaité apporter aux siens.

Monsieur André HÉLIOU, secrétaire de l'Amicale des Anciens du 6^{ème} Cuirassiers se souvient toujours avec émotion de cet accueil chaleureux qui lui a été réservé, à lui et à ses compagnons, pendant l'hiver 1939-1940. Il a d'ailleurs fait en sorte que les contacts entre les Saint-Hilairois et le Régiment soient maintenus (tenues d'assemblées générales, inauguration d'une rue en souvenir du cantonnement, échanges avec la jeunesse locale)...

Afin de vous faire partager ce moment d'émotion, M. HÉLIOU a demandé aux Anciens du 6^{ème} Cuir de lui communiquer leurs souvenirs de cette période. Touchés par la sincérité et la précision de ces témoignages, nous avons choisi de publier intégralement la correspondance que nous avons reçue. Dans notre prochaine édition, nous vous proposerons une étude plus approfondie qui rendra compte des souvenirs des habitants du village.

Un Régiment, Un Village...



L'étendard du 6^{ème} Cuirassiers (Reproduction Jean-Claude LAMAND)

Le **6^{ème} Régiment de Cuirassiers** (appelé ainsi depuis 1830) est l'héritier des Dragons du Cardinal (organisé par le Cardinal de Richelieu en 1635), devenu Régiment du Roi en 1644, 6^{ème} Régiment de Cavalerie en 1791. L'étendard indique qu'après s'être illustré pendant les campagnes de la Révolution et de l'Empire (Fleurus 1794, Hohenlinden 1800, Wagram 1809, la Moskowa 1812), le Régiment quitta en 1914 sa garnison de Sainte-Ménéhould pour rivaliser de bravoure lors des Batailles des Ardennes, des Flandres, de l'Aisne et de Montdidier en 1918.

En 1934, le 6^{ème} Cuirassiers en garnison à Verdun est mécanisé et rattaché à la 1^{ère} Division Légère Mécanisée (1^{ère} D.L.M. créée plus d'un an avant la première Panzer avec l'accord et l'appui du général WEYGAND). Aujourd'hui, le 6^{ème} Cuirassiers qui est partie intégrante de la légendaire 2^{ème} Division Blindée est installé au Sud d'Olivet, à 10 kilomètres au Sud-Ouest d'Orléans (Quartier VALMY et Zone Technique de Maison-Fort).

En 1939, le **village de Saint-Hilaire-lez-Cambrai** (canton de Carnières), situé à 15 kilomètres du chef-lieu d'arrondissement, est en réalité un gros bourg puisque sa population atteint 2 061 habitants.

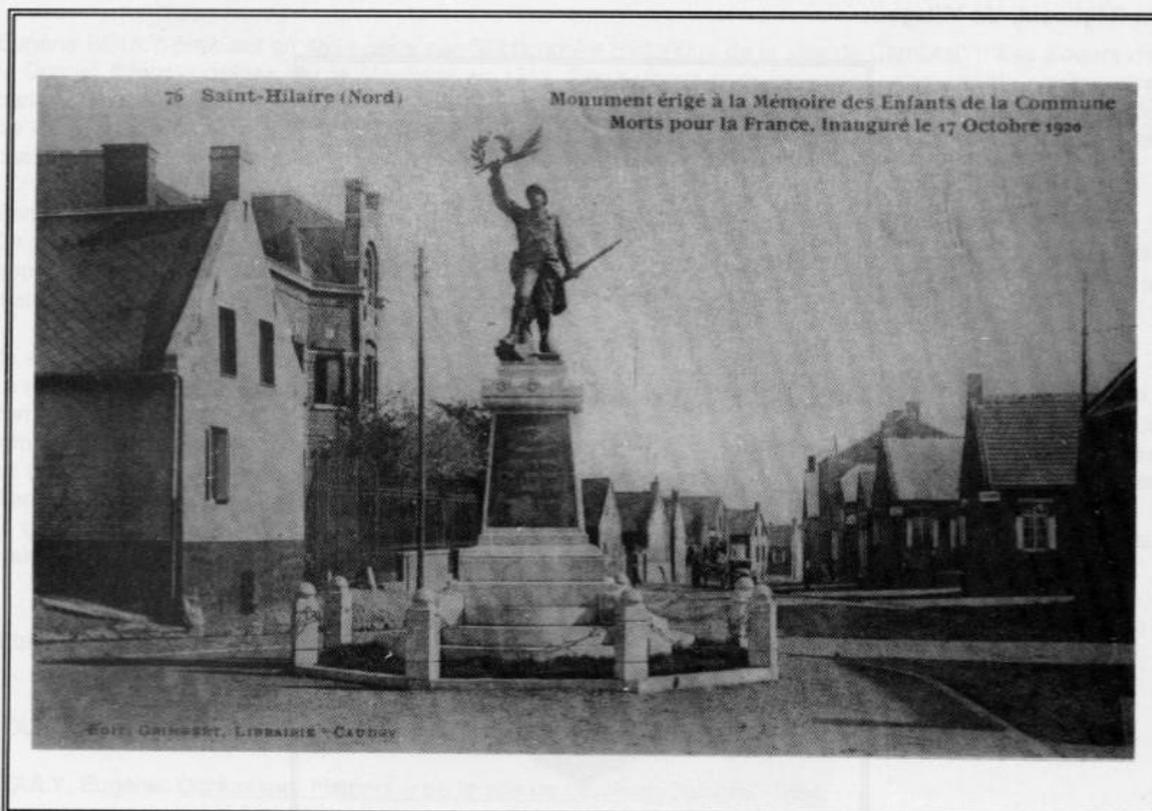
L'activité ne manque pas puisque l'annuaire Ravet-Anceau signale au village la présence de 17 cultivateurs (et autres éleveurs), ainsi qu'un nombre important d'ateliers et d'usines. En effet, le textile reste une activité économique de premier plan (usine de serviettes de toilette de MEERSCMAN, tissages, fabriques de batistes et de linons)...

La présence de deux brasseries (R. BARBET et E. LEDUCQ) et de plusieurs ateliers d'artisans (bourelliers, charron, cordonniers, ferblantiers-quincailliers, horloger, maréchal, menuisiers, serrurier) rappelle l'époque où le village pouvait vivre à huis-clos...

La présence d'un garage automobile, d'électriciens et d'un photographe indique l'adaptation de Saint-Hilaire à la société moderne.

Depuis le 12/05/1935, Gustave JACQUEMIN est maire de cette commune et Léonard COTTON est curé de la paroisse depuis le 17/12/1933...

L'influence de ces personnalités du village aura un rôle déterminant dans le bon accueil du Régiment.



Une carte postale représentant Saint-Hilaire-lez-Cambrai en 1939

Après cette présentation nécessaire, laissons sans plus attendre la parole aux Anciens du 6^{ème} Cuirassiers.

Le voyage (septembre 1939 - 11 novembre 1939)

"Fin août 1939, la mobilisation générale est dans l'air. Le 6^{ème} Cuir en garnison à Verdun quitte le quartier BEVAUX pour faire place à l'échelon B. Le second groupe d'escadrons est parti le 23 août à Monthairons. Le 27 août, le 1er groupe d'escadrons va à Ancemont. Les unités vont devoir changer de cantonnement une bonne dizaine de fois jusqu'au 10 novembre. A cette date, arrive l'ordre de faire mouvement vers le Nord de la France. Cette destination soulevait bien des questions. Comment allait-on être accueilli dans le Nord ?" (Maréchal des Logis Chef ARNOLD)



*La plaque commémorative située au sein de la mairie de Saint-Hilaire
(Photographie Jean-Claude LAMAND)*

"Le 10 novembre 1939... alerte générale, nous quittons sans regret Ville-sur-Cousances où nous avons trouvé un cantonnement des plus sommaires, pour une destination inconnue... vers le Nord-Ouest. Après un long voyage aux arrêts fréquents, nous eûmes quelques heures de détente dans nos véhicules et au petit jour de ce 11 novembre (en principe férié !) notre colonne repart et, sans incident notable, dans la soirée, nous arrivons à Saint-Hilaire-lez-Cambrai"... (Brigadier Fernand DELASSISE)

"Après une nuit passée dans un wagon (hommes : 40, chevaux : 8 en large), nous débarquâmes du train sur le quai militaire de Rieux-en-Cambrésis avec armes individuelles à la main, musettes en bandoulière. Il faisait même frisquet à rester sur place et à attendre le déchargement du matériel, des motos et auto-mitrailleuses. Le pâle soleil était presque à son zénith lorsque la colonne s'ébranla vers une destination inconnue. Cette dernière fut atteinte rapidement et se nommait Saint-Hilaire-lez-Cambrai". (Guy HAVARD, photographe du Régiment, Service E.H.R. avec le Capitaine BRUN)

"Du 29 août au 11 novembre 1939, le 6^{ème} Cuirassiers et en particulier le 4^{ème} Escadron auquel j'avais l'honneur d'appartenir a fait un périple de huit cantonnements dans le département de la Meuse. Le 12 novembre, nous débarquons à Rieux, car le transfert s'était fait par chemin de fer". (Léon GUIBERT)

"Nous couchions tous dans la paille et quelquefois quelle paille... depuis notre départ du quartier VILLARS. Il faut être juste : "le paysan meusien au fil des temps, des invasions successives, ne voyait pas toujours d'un bon oeil la troupe et il faut reconnaître qu'il n'avait pas tout à fait tort"... (E.L. BODIN)

"Jusqu'au 11 novembre 1939 dans la soirée, nous avons "cantonné", "campé", "dormi" dans des étables, dans de la paille, dans de la boue, dans le purin et avons subi la pluie, le froid... Nous étions même habitués à cotoyer dans les greniers de foin de la Meuse de nombreux rats qui venaient nous chatouiller les oreilles et les orteils". (André HÉLIOU)

"Le matin, nous partîmes des environs de Verdun, puis rejoignîmes bientôt Montcornet. Le temps était infect, froid, brumeux... Ceux qui ne connaissaient pas le Nord jugèrent les lieux assez monotones (routes pavées, absence de haies pour délimiter les champs).

Nous quittâmes bientôt la route de Solesmes pour emprunter une voie étroite, pleine de boue accumulée lors du transport des betteraves sucrières.

En tant que dépanneur, nous arrivâmes avec près de deux heures de retard sur le convoi. La nuit était tombée depuis longtemps sur Saint-Hilaire lorsque nous débouchâmes dans la rue Haute"...

(Émile BURON, 1er Escadron dépannage, 4^{ème} Peloton)



A Saint-Hilaire pendant le dur hiver 1939-1940 (Reproduction Jean-Claude LAMAND)

Les premiers contacts avec la population (soirée du 11 novembre 1939)

"A Saint-Hilaire, nous sommes littéralement assaillis avec gentillesse, chaleur et spontanéité de quoi nous couper le souffle.

Les interpellations fusaient de toutes parts : "Et ti, veux-tu boire un coup ? As-tu faim ? Viens à l'maison, rintre, y fait chaud", toutes ces marques de sympathie avec un accent marqué que nous avons appris à connaître depuis deux années, car un bon tiers du 6^{ème} Cuir était recruté dans le Nord et le Pas-de-Calais".

(Brigadier Fernand DELASSISE)

"Les contacts avec la municipalité sont tout de suite cordiaux, c'est rassurant. On nous affirme qu'il n'y aura aucune difficulté pour nous loger; la population accepte très bien ces charges".

(Maréchal des Logis Chef ARNOLD)

"La répartition des cantonnements s'effectua sans problème et je ressentis tout de suite l'impression que l'on nous attendait car des rassemblements se formaient autour des véhicules et j'entendais sans les distinguer des voix qui disaient : "je peux en prendre 2, 3; moi plusieurs; on s'arrangera"... (Émile VAN SEVEREN)

"En attendant que le gros de la troupe s'organise, nous stationnions devant une des dernières maisons de Saint-Hilaire avec derrière nous le "grand" village d'Avesnes-les-Aubert. Les habitants étaient sur le pas de leur porte, regardant curieusement ces drôles de soldats assis patiemment sur leur side-car". (Léon GUIBERT)

"Nous sommes arrivés à Saint-Hilaire-lez-Cambrai en fin de journée, le 10 novembre 1939, par une route pavée venant de Saint-Vaast et se dirigeant sur Cambrai. C'était le P.C. de notre 3^{ème} escadron. Tous les habitants étaient dehors pour nous recevoir. Aussitôt, nous devions effectuer un ravitaillement en carburant de tous les véhicules Moto, Side-Car, A.M.D.. Il faisait nuit.

(Cavalier Pierre MATHIEU, classe 34, chauffeur du Commandant DEVOUGE).

Un accueil plus que chaleureux au sein des familles : "Le Maréchal des Logis ARNOLD reconnut le cantonnement avec Monsieur LECLERC, adjoint de la commune. C'était facile, nous étions attendus. Aucun problème pour le logement du personnel".

"Le soir-même, nous étions pratiquement tous hébergés chez l'habitant bien au chaud dans un bon lit ou au pire sur un matelas au sol. JEANNIN et moi-même nous retrouvâmes dans une chambre spacieuse avec S.V.P. cabinet de toilette... petit déjeuner copieux assuré... les copains éparpillés en majorité dans les maisons du bas de la côte rejoignant la place de la Mairie.

Notre situation privilégiée, il faut le reconnaître, nous donnait toutes facilités d'organiser une "popote" ce que les parents COPIE-MAIRESSE acceptèrent de grand coeur aidés par leur fille et belle-fille dont les époux étaient mobilisés. Convertir l'alimentaire de la roulante plutôt quelconque... en excellents plats dont nous avions perdu le goût... bien sûr, nous prîtions la main pour des taches mineures... Nous regagnions avec plaisir notre P.C. où nos cuisinières-maisons ayant retroussé leurs manches, nous n'avions plus qu'à nous mettre les pieds sous la table dans un silence qui n'était troublé que par le bruit des fourchettes et couteaux. Les conversations reprenaient après quelques minutes avec entrain...

Les grands froids ayant provoqué gros rhumes et même débuts de bronchites, après le dîner arrivait le moment des "séances ventouses". Bien alignés, coudes posés sur le dossier, et la brave maman COPIE appliquant en série les ventouses, 2 couvertures par dessus et, le temps révolu cédant leur place aux suivants. Ce n'était pas triste !!! Pour couronner le tout, une bollée de tisane et le tour était joué. Je n'ai pas souvenir qu'un seul du groupe se soit fait "porter pâle". (Fernand DELASSISE)

"Le Maréchal des Logis du 1er Escadron que j'étais se voit pris en charge par Monsieur Alfred LECLERC, adjoint au maire (malheureusement décédé maintenant, ainsi que son épouse).

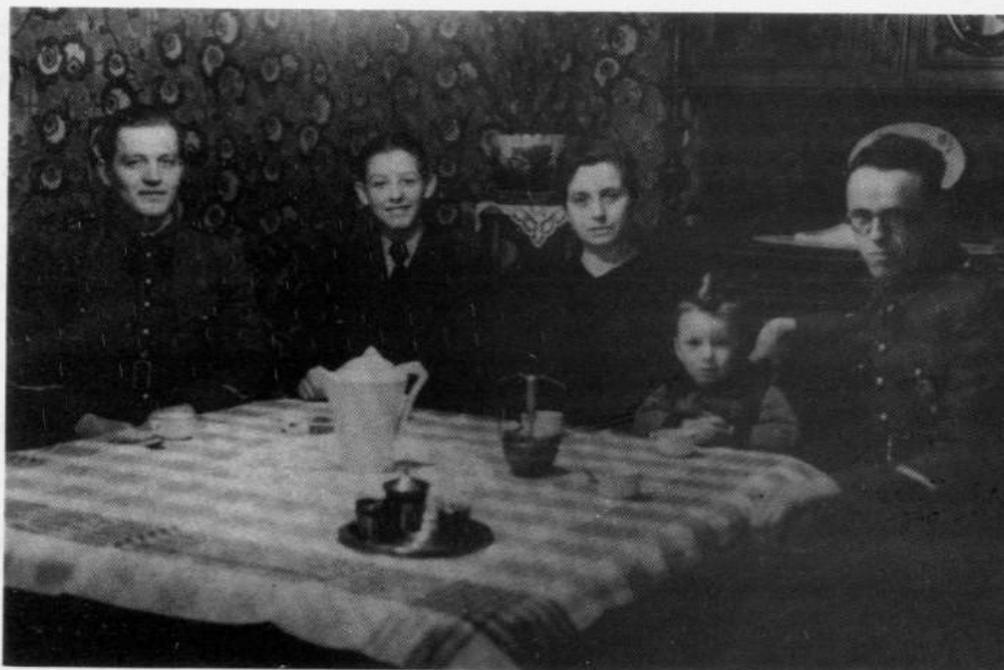
Après les présentations à la famille, le pot de l'amitié fut servi... (Maréchal des Logis Chef ARNOLD)

"J'ai eu la chance d'être logé chez Madame DELPORTE-HELTORCU, 6 bis de la rue Basse où habitaient la grand-mère, deux soeurs et le fils Marcel qui avait 16 ans.

Ceci me facilita la demande d'hébergement pour deux camarades André BARBIER et Fernand DESMARIS. La maison était vraiment pleine. J'en profitais pour inoculer à Marcel DELPORTE le virus de la pellicule. Les photos du journal "La Voix du Nord" furent en partie tirées devant ses yeux de 1986 à 1989". (Guy HAVARD)

"Le 3^{ème} Peloton du 3^{ème} Escadron était cantonné dans un ancien estaminet désaffecté, lequel était enclavé dans une demeure de cultivateurs. Notre cantonnement se situait en mitoyenneté avec Saint-Vaast, près de la voie ferrée du Cambrésis". (Frédéric RICQUIER)

"En ce qui me concerne, un habitant du village m'indiqua une famille rue Pasteur dont le mari était mobilisé. La famille se composait de la grand-mère, d'une jeune maman et de deux bambins de 2 et 4 ans. La jeune maman, c'était madame GUISET. Elle me reçut avec un sourire et m'indiqua la chambre au premier étage. Celle-ci venait d'être construite. Les plâtres n'étaient pas encore secs, il n'y avait pas de chauffage. Lorsque le gel fit son apparition, les murs et le plafond scintillaient de myriades de minuscules diamants comme au firmament, propice à la méditation à cette époque pleine d'incertitudes. Néanmoins, le lit était douillet. Un énorme édredon complétait la literie.



Guy HAVARD (à droite) chez Madame DELPORTE (Reproduction Jean-Claude LAMAND)

Cette chambre, je ne l'occupais que pour dormir et lorsque je me levais à 6 heures 30, la grand-mère GUISNET avait déjà préparé de l'eau chaude pour ma toilette et un bon petit déjeuner m'attendait au retour de la messe à laquelle j'assistais chaque jour". (Émile VAN SEVEREN)

"Je suis arrivé à Saint-Hilaire au Noël 1939, renfort venant du dépôt de cavalerie en attente près de Reims. Le camarade chargé du cantonnement me dénicha "un foyer sans soldat".

Il s'agissait de la maison du garde-barrière. Madame CARREZ me reçut heureuse : "nous n'avions pas encore de soldat" me dit elle, j'étais espéré; petite maison mais grand confort, un vrai lit avec couverture, couette, édredon, une chambre à moi, une grande bassine d'eau bien chaude pour remplacer le bain. Je me pris en charge.

Monsieur CARREZ conduit les ouvriers depuis Caudry. Je l'entends passer le matin à mon réveil, il travaille et avant de partir, avant le rassemblement de 8 heures dans le froid, une tasse de café bien chaud m'est servie.

Le soir, je retrouve le poêle près duquel je me réchauffe dans la chaleur de leur accueil.

Leur fille, écolière de 15 ans, fait ses devoirs. Nous bavardons à bâtons rompus, leur travail, les succès d'un chacun sont évoqués simplement. Je suis de la famille et c'est avec grande délicatesse et retenue qu'ils s'inquiètent de la mienne.

Je suis parfois invité au repas, des propos sans commérages, une grande distinction naturelle. Quels souvenirs de qualité ! (Jean GROSSE)

"Je logeais avec un camarade de peloton chez Monsieur et Madame PAMART-SANTERRE à Saint-Vaast, lesquels avaient une fille prénommée Céline, mère d'une petite fille aussi blonde que sa maman et un garçon de 16 ans prénommé Marcel, qui était pour moi un jeune ami. Mon camarade de peloton dont j'ai perdu la trace, et moi même étions adoptés par nos hôtes et faisons partie de la famille... comme chacun de ceux qui composaient le Régiment, du 2^{ème} classe, du Cavalier... au Colonel. Je crois ! (Frédéric RICQUIER)

"Madame LECLERC-THUILLIEZ s'approcha de moi et me dit : savez vous où vous dormirez ce soir ? Ma foi non lui répondis-je, mais nous avons l'habitude depuis trois mois aux bottes de paille ! Eh bien, si vous voulez, comme j'ai deux fils à la guerre et une chambre de libre, vous pouvez venir avec votre camarade. Vous devinez que ma réponse fut des plus rapides.

Je peux affirmer que les gens du Nord ont un coeur d'or et un sens de l'hospitalité auxquels nous n'étions pas habitués à cette époque là !" (Léon GUIBERT)

"Nous prîmes notre cantonnement dans une maison en brique rouge, 6 personnes logèrent dans le grenier (la moitié des motos du groupe du P.C. du 3^{ème} Escadron dont je faisais partie).

Je fis la connaissance de M. Raymond JACQUEMIN (neveu du maire, qui commerçait du drap à travers le Cambrésis à l'aide d'une camionnette), de son épouse et de ses trois enfants (Liliane 12 ans, Raymonde 8 ans, Raymond 5 ans).

La première nuit, ma couche fut des plus sommaires. Madame JACQUEMIN m'installa un fauteuil dans la buanderie, une chaise pour les pieds et une couverture. Le lendemain, j'eus le privilège d'avoir un matelas. Vers 6 heures du matin, lorsque nous nous réveillions, Madame JACQUEMIN venait nous porter une tasse de café et nous parlions de chacun, de notre région, de notre métier.

Notre toilette se faisait dans la buanderie qui quelque fois était assez glaciale. En effet l'hiver était rude...

Généralement, l'après-midi, je m'installais dans la cuisine et écrivais à mon épouse Mado.

Le soir, après la soupe et les devoirs d'école des enfants, Liliane sortait le jeu de petits chevaux et la soirée se passait ainsi avec toute la famille.

Je me souviens du petit Raymond qui mettait ma veste et mon casque et se prenait ainsi pour un Capitaine. Certains soirs, nous écoutions les informations françaises de Radio Stuttgart.

Le samedi, je mangeais avec toute la famille la spécialité locale : une tranche de gros pain que l'on recouvrait d'une couche de beurre, puis d'une couche de purée de pomme de terre cuite à la vapeur avec oignon sous cloche, le tout recouvert de fromage mou... Avec une bonne bière, c'était tout bonnement délicieux...

Le cantonnement était situé à cinquante mètres de la brasserie, c'était l'occasion pour nous d'aller chercher de la bière de 2 jours dans un broc, bière que nous partagions ensuite avec les copains et la famille"... (Cavalier Mathieu PIERRE)

"Arrivé avec un jour de retard, Robert et moi nous mîmes en quête d'un logement.

Après d'infructueuses demandes (tout était pris), nous avons décidé de nous éloigner du centre du village et avons enfin trouvé dans la dernière maison de la rue de Quiévy deux braves gens pour nous héberger : il s'agissait de Monsieur et Madame MOREIX-CACHEUX.

Nous avions un grand lit avec draps dans les combles, où nous couchions tous les deux.

De temps en temps, nous partagions la soupe du soir avec ce couple modeste et apportions quelques petites choses. Chez eux, nous trouvions un foyer et de la chaleur humaine.

Quelques jours plus tard, notre camarade ÉBERSOLD du 4^{ème} Peloton venait coucher chez eux.

La famille MOREIX eut même la gentillesse de faire venir ma mère une huitaine de jours arguant que c'était leur propre nièce.

En effet, pour pénétrer dans la zone des Armées, il convenait d'obtenir un laissez-passer spécial.

Par la suite, ils firent de même pour la femme d'ÉBERSOLD". (E.L. BODIN)

"A l'issue d'une étape longue et froide, nous trouvâmes refuge dans l'intérieur d'une ferme tenue par la famille HERLEM-HERBIN en haut de la rue Pasteur. Dans nos tenues de combat, nous arrivâmes dans un milieu chaud, accueillant et souriant...

Des boissons chaudes étaient prêtes, de l'eau chauffait dans les bassines et un casse-croûte était sur la table... Nous étions attendus...

Avec le Maréchal des Logis CAULLEWAERT qui commandait le peloton, nous fûmes reçus pour dormir chez Madame Veuve RICHIER.

Madame RICHIER était très âgée. En effet, elle avait environ 80 ans. C'est pour elle que j'ai écrit le poème intitulé "Ma grand-Mère de Saint-Hilaire" que vous pouvez découvrir plus loin.

Le samedi soir, pas question de dîner ailleurs que chez elle. J'ai encore en souvenir cette salade de pissenlits recouverte de purée de pomme de terre, un régal !...

Dans la nuit du samedi au dimanche, Madame DUMONT s'introduisait dans notre chambre. Elle emportait nos vêtements, nos chaussures; et le dimanche matin, tout cela était nettoyé, ciré et nous pouvions au cours du petit-déjeuner chez elles voir leur contentement d'avoir fait une belle action.

Nos remerciements attiraient des larmes dans leurs yeux.

Le soir, elles roulaient des mouchoirs et nous bavardions avant d'aller dormir.

Quand je disais à Madame DUMONT toute ma reconnaissance, elle me répondait : "Je fais cela en espérant que quelqu'un fait de même pour mon mari".



*Un défilé à Saint-Hilaire-lez-Cambrai... Le Colonel DARIO suivi de l'étendard du Régiment
(Reproductions Jean-Claude LAMAND)*

Madame RICHIER me parlait de sa jeunesse. Nous lui parlions de Paris, de nos vies. Elle avait toujours un mot, une phrase d'espérance qui nous réconfortait. Elle était vraiment notre grand-mère.

Le matin, il y avait l'appel de tout le peloton regroupé.

Puis, nous revenions chez Monsieur et Madame HERLEM-HERBIN où nous attendait un chocolat au lait bien chaud, au lait trait du matin, s'il vous plaît...

Hortense et Henriette étaient pour nous des jeunes soeurs et nous avions pour elles des sentiments de protection, de reconnaissance de nous apporter leur sourire, leur présence.

Pour Jacqueline, c'était différent. Elle était un peu notre mascotte. Elle était la petite fille que nous voyions avec ses élans, sa vivacité instinctive. Nous la gâtions au retour de permission.

Il y avait aussi des jeunes garçons de Saint-Hilaire, le jeudi le plus souvent (car il n'y avait pas école) qui venaient manger à notre gamelle, et que nous emmenions parfois, tapis au fond de la tourelle faire un tour, contrairement au règlement" (André HÉLIOU)

"A mon retour de Fresnes-sur-Escaut, Madame Émerine COPIE, rue Haute, qui logeait déjà quatre soldats (dont M. VERRICHON et TILMAN), proposa de m'héberger... Elle installa un lit-cage prélevé dans la maison d'une cousine orpheline prénommée Adrienne. Le soir, je prenais possession de ce lit (appartenant à celle qui allait plus tard devenir ma femme. Quelle coïncidence !)...

Il y avait des pantoufles chaudes qui nous attendaient près de la cuisinière.

Le matin, elle nous apportait le café au lit en venant nous réveiller sans oublier l'eau chaude, car souvent, les brocs étaient chargés de glace. Nous descendions et la cuisinière était allumée depuis longtemps, "les godillots" étaient chauds et cirés. Nous prenions une seconde tasse de café et nous amusions à chatouiller les pieds de Émilie (future Madame VERRICHON !) et de sa soeur Simone qui couchaient dans cette pièce.

Le dimanche, pas question de parler de gamelle ! Le déjeuner en commun se terminait souvent à 17 heures par un assortiment de tartes dignes d'un pâtissier. Notre linge était lavé, repassé, raccommodé. Ce n'était pas la guerre. Depuis mon départ en janvier 1935, je n'avais pas connu une telle vie...

Pour les remercier, je leur ramenaient à mon retour de permission chez ma mère une grosse poule, des rillettes de la maison et un de ces Anjou moëlleux comme les aimait tant Omérine... Le jour de Pâques 1940, nous avons bêché le jardin d'Omérine avec son mari (qui revenait de Saint-Quentin où il avait été mobilisé)...

Deux jours plus tard, c'était pour nous le départ... (Émile BURON, 1er Escadron-Dépannage et 4^{ème} Peloton)

La vie militaire à Saint-Hilaire

"Dès le 11 novembre, notre service E.H.R. Ravitaillement vivres (20 pèlerins avec P.C.) fut regroupé au silo à blé de la famille DELAHAYE-POISSON. Ce vaste lieu permettait de garer tous les véhicules..."

L'hiver 39/40 particulièrement rude ne nous a pas facilité la tâche. Pourtant, casser la glace, dégager la neige, furent des corvées fréquentes assumées dans la bonne humeur.

Nous allions chercher le ravitaillement à Cambrai, à Caudry, ou en d'autres lieux. Il fallait souvent se transformer en cantonnier pour s'en sortir"... (Brigadier Fernand DELASSISE)

"Comme chauffeur du Capitaine, j'avais l'occasion de voir la région, j'effectuais plusieurs fois par semaine le déplacement au P.C. de la Division Le Cateau, Caudry et également Cambrai où je faisais quelques courses... Quand les beaux jours sont revenus aux alentours du 10 mars, mon Capitaine fut nommé Commandant, ce qui fut l'occasion pour moi de le suivre dans sa nouvelle affectation.

J'ai quitté le Troisième Escadron pour le Premier Escadron. Changement de voiture : une 402 Peugeot avec laquelle j'ai fait toute la campagne des Flandres". (Mathieu PIERRE)

"Lorsque nous arrivâmes à Saint-Hilaire, le camion de dépannage et les autres véhicules furent dirigés dans la cour de la ferme BOULAND.

Les dépanneurs furent quant à eux logés dans la salle de bal du café des Sports (alors tenu par Marguerite...). Sur le parquet brillant, on avait installé des matelas, draps, polochons, couvertures.

Après les greniers de la Meuse, il s'agissait véritablement pour nous d'un hôtel trois étoiles"...

Au retour de Fresnes-sur-Escaut, le 4^{ème} Peloton campa en face du café des Sports, dans les sous-sols de la brasserie"... (Émile BURON)

"Chaque jour, nous nous levions à 6 heures 30. Puis, après le petit déjeuner, c'était l'appel qui se faisait dans la cour de la ferme où étaient remisées nos motos chez Monsieur et Madame WATREMETZ, rue de la Nation. La vie du cantonnement à Saint-Hilaire était la même pour tous. Appel trois fois par jour, entretien du matériel, corvées de nettoyage et de "pluches" à la roulante et gardes au P.C. du Régiment. Le temps libre était employé en volontariat dans les fermes et les champs pour divers travaux". (Émile VAN SEVEREN)

MA GRAND'MÈRE DE SAINT-HILAIRE

Il faisait froid, ce jour là.
 C'était en Novembre.
 Nous arrivions de l'Est.
 Nous arrivions à Saint-Hilaire.
 C'est là que j'ai rencontré ma troisième Grand'Mère.
 Elle était devant moi,
 Petite, les mains jointes,
 Devant sa maison, m'accueillant,
 Avec son beau sourire,
 Et sa grande bonté, évidente.
 "Voici mes filles, mon petit-fils,
 Voici votre lit, votre chambre,
 Vous êtes ici chez vous.
 Entrez... mon fils..."
 J'étais chez vous.
 Chez vous Grand'Mère.
 Et tant vous me gâtiez,
 Que je croyais en un rêve.
 Pour un orphelin, cette chaleur là !...
 L'hiver, à Saint-Hilaire, avec vous.
 Ce souvenir, toujours m'enchantera.
 Et puis vint la vraie guerre.
 Dans nos yeux, dans nos cœurs,
 La mort, la souffrance, les larmes.
 Vous, Grand'Mère, bien droite,
 Me disiez :
 "Prends garde à toi, mon gars !"
 Voilà. Me voici revenu.
 Mais vous n'êtes plus là.
 Me revoilà, à Saint-Hilaire.
 Vous n'êtes plus là, Grand'Mère.
 Je n'ai pas oublié, tu vois...
 Tant d'autres, parmi nous,
 Eurent une mère, ou une Grand'Mère.
 Dans ce bourg de Saint-Hilaire,
 En ce temps-là, qui les aima...
 En souvenir, nous sommes là,
 A Saint-Hilaire...

André Héliou.
 Février 1986.

Dédié à la mémoire de Madame Philomène RICHER et aux généreux habitants de St-Hilaire-lez-Cambrai.

Poèmes de Monsieur André HÉLIOU, secrétaire de l'Amicale du 6^{ème} Cuirassiers

SOUVENIR

C'est un soir de Novembre,
 A la nuit déjà tombée,
 Le ciel est froid, étoilé.
 Nous grelotons de tous nos membres.
 L'étape, longue, se termine.
 La colonne vient de s'arrêter.
 Nous descendons de nos blindées.
 Alors, tout le village s'anime.
 Vers nous viennent ses habitants :
 Comment ça va, mon ch'ut ?
 On t'a préparé un lit.
 Prends un café, en attendant.
 T'as l'air bien fourbu, mon grand,
 Alors, une petite goutte,
 Bois, c'est un remontant.
 Et puis l'on ajoute :
 En apportant un casse-croûte :
 On a faim à vingt ans.
 De tes parents, as-tu des nouvelles ?
 Not' fieu, il est comme toi.
 Il a le même âge, ma foi.
 A te voir, tu me le rappelles.
 C'était chaud, cet accueil, en hiver.
 C'était l'accueil de Saint-Hilaire.
 Nous ne pourrions jamais oublier
 Votre accueil au 6ème Cuirassiers.
 Il y a de cela cinquante ans...

A. HÉLIOU
 2/1/1988



Peloton à pied rendant les honneurs (Reproduction Jean-Claude LAMAND)



*Le Colonel LAFEUILLADE et le Commandant de FERRON passent les A.M.D. en revue
(Reproduction Jean-Claude LAMAND)*

Le départ (fin mars 1940)

E.L. BODIN quitta Saint-Hilaire le 26 mars 1940 pour Boëseghem dans la région d'Hazebrouck.

E. VAN SEVEREN avoue que le départ fut pénible. *"Chacun emportait un souvenir personnel offert par ses hôtes : une photo, une médaille..."*.

M. WATREMETZ lui laissa même sa petite chienne appelée Mirette, qu'il dut hélas abandonner en Hollande à la première attaque.

Pour le Maréchal des Logis Chef ARNOLD, le départ eut lieu le 27 mars 1940 à 6 heures du matin.

Il y eut beaucoup de tristesse dans les adieux, car on savait bien que cette fois ce serait sans retour.

Fernand DELASSISE : *"le 27 mars 1940, l'hiver passé dans les meilleures conditions possibles, nous quittâmes cet accueillant village définitivement.*

Beaucoup de civils et militaires étaient très émus et souvent, n'ayons pas de honte à le dire, avaient la larme à l'oeil car nous partions vers notre destin... Cette population nous avait permis de supporter l'absence des nôtres en nous permettant d'avoir le moral malgré la séparation...".

Le matin du 25 mars, le Cavalier Pierre MATHIEU quitta Saint-Hilaire pour la frontière belge. Adieu aux enfants JACQUEMIN... J'avais en moi l'assurance que je les reverrais un jour.

Les retrouvailles

Mathieu PIERRE n'a retrouvé les anciens du 6^{ème} Cuir que lors d'un concert donné à Mailly-le-Camp en 1991. L'adhésion à l'Amicale des Anciens m'a permis de retrouver Saint-Hilaire-lez-Cambrai, Liliane et Raymonde HERBIN le 5 avril 1992.

J'ai de ce jour un souvenir inoubliable.

Ayant obtenu une permission du Commandant DELARUE (qui commandait le 1er Escadron à Saint-Hilaire), Émile BURON reprit contact avec Saint-Hilaire dès le 22 juin 1945 pour venir chercher celle qu'il considérait comme sa fiancée et qui l'avait attendu 5 ans. Celle-ci allait enfin pouvoir faire la connaissance de ses futurs beaux-parents restés en Anjou.

Le 17 juillet, il dut rejoindre l'atelier régimentaire de Tübingen (où le rejoignit Henri VERRICHON le 27 août 1945).

Le 22 septembre, il revint se marier à Saint-Hilaire : *"A la sortie de l'église, des jeunes gens nous balancèrent des pétards dans les jambes. Les premiers ne me firent pas sourire.*

Lorsque l'on m'expliqua que c'était le sort de tous les jeunes hommes étrangers qui venaient chercher femme au pays, je me prêtais avec joie à cette coutume. Le 26 septembre 1945, nous partîmes tous deux avec Madame VERRICHON pour Tübingen".

"Ce qui nous fait chaud au coeur, c'est de constater qu'après plus de 50 ans, la majorité de la population actuelle qui ne nous a pas connu nous reçoit les bras grands ouverts et revoir Saint-Hilaire est pour les rescapés que nous sommes un moment très émouvant... et un bain de jouvence...".

Frédéric RICQUIER a rendu visite à la famille PAMART-SANTERRE en 1948 et a à son tour reçu la veuve PAMART et son fils Marcel quelques années plus tard à Paris.

Qu'il me soit permis avant de clore la première partie de cette étude de remercier Monsieur André HÉLIOU, ainsi que les Anciens du 6^{ème} Cuir qui ont bien voulu nous apporter leurs témoignages; Madame HERLEM et Monsieur WALLEZ, conseillers municipaux, et Monsieur l'Abbé DELCROIX pour leur précieuse collaboration.

Christianne LEPIE

FONTAINE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI (suite)

Par Jean-Claude LAMAND

En seconde partie de cette promenade au travers des rues de mon village, voici quelques autres clichés, cartes postales anciennes et photographies de 1994. Fontaine-au-Pire n'est pas bien grand mais plusieurs problèmes méritent néanmoins qu'on s'attache à l'étude de son passé.

Il y a, bien évidemment, l'histoire du château des seigneurs du lieu, les "Wicart" ou "Wicard". On trouve trace de la famille dans les années 1000, 1100 et elle semble s'être éteinte vers 1500. Quant à leur demeure, elle fut sans doute habitée, alors, par des fermiers; un seigneur du Hainaut étant devenu possesseur de l'intégralité du domaine. Comme beaucoup de lieux fortifiés du Cambrésis ; à l'exception d'une tour, l'ensemble fut rasé sur ordre de Charles Quint, vers 1544-1550.

Il y a ce "Champ des Urnes" : "Le Brûlé", où se trouvait un certain nombre de vases, contenant un mélange de cendres et de terre disposés en cercle autour d'une urne plus grande et plus belle. Celle-ci renfermait, non seulement des cendres mais aussi un grand nombre de médailles. Près d'elle, on trouva une fiole lacrymatoire. L'ensemble fut découvert par un agriculteur, fontenois en 1845.

Il y a ce très important domaine de Bezin, situé jadis aux confins du village et dont l'existence a déjà été évoquée dans le numéro précédent. Ancienne propriété du Chapitre de Saint-Géry, puis des Dames de Saint-Lazare, cette seigneurie a complètement disparue et bien peu, dans le village, en connaissent, aujourd'hui, la longue existence historique. Nous en avons retrouvé le plan sommaire des bâtiments, dans le cadastre de 1809.

Après cette rapide évocation du passé de Fontaine-au-Pire, une fois de plus, feuilletons ensemble le livre magique qui va nous permettre de remonter dans le temps.



Le sous-sol du lieu était riche en sable et en grès; on y trouvait de très nombreuses carrières. Le nom du village est dû, vraisemblablement, à cette richesse géologique. Longtemps, il a porté celui du seigneur et s'est appelé "Fontaine le Wicart". Une carte établie par Nicolas de Fer et éditée en 1743 par J.-F. BÉNARD, le désigne encore sous ce nom. Sur une autre, dressée en 1769 par le Capitaine de VILLARET, on retrouve l'actuelle appellation : "Fontaine au Pire"... Fontaine aux Pierres. En effet, de l'église à la Ferme de Besin, située au Sud du village, ce n'étaient que sablières et carrières. J'ai lu que la situation surélevée, que l'on connaît aujourd'hui à l'église, était due, précisément, à l'exploitation, quelque peu abusive, de certaine carrière... Ce n'est qu'une hypothèse, bien sûr !



Voici la mairie d'il y a bien longtemps... Son aspect a quelque peu changé et l'ensemble s'est modernisé, éclairci... On y retrouve pourtant le même nombre de fenêtres, la porte à double battants et de nombreuses marches en permettant toujours l'accès. Des panneaux d'affichage en encadraient déjà l'entrée. Sur la gauche, la grille de l'école des filles est ouverte et toutes ces petites silhouettes, en longs tabliers sombres, juchées sur les escaliers de la Mairie, vont s'empresse de rejoindre la classe qu'on leur a peut-être permis de quitter pour venir figurer sur la photo, "événement d'importance", pour l'époque...

Sur la photographie actuelle, une plaque frangée de tricolore, rappelle, par contre, un douloureux souvenir, celui de Désiré LENOTTE, tombé, en cet endroit, sous les balles allemandes, en septembre 1944.



Fontaine-au-Pire (Nord). — Intérieur de l'Église G. R.



Vraisemblablement sur l'emplacement d'un sanctuaire primitif, c'est sous le règne du roi de France Charles VII que fut édifiée, en 1454, la première église de Fontaine-au-Pire, dont nous ayons conservé la trace. Comme je l'ai signalé dans le numéro précédent, le clocher date de 1577. Il a été élevé "Éloi GERA étant maieur", c'est à dire, Maire du village. Une inscription gravée, à l'extérieur, à droite de la porte d'entrée, nous l'apprend. Le 20 mars 1737, le Maire, Philippe FRANCOIS, posa la première pierre d'une nouvelle église. Il fallut attendre le 4 mars 1878 pour que fut "officiellement" entreprise la construction de notre sanctuaire actuel. Il fut consacré le 27 juillet 1880.

On ne peut se demander quelles raisons ont motivé ces constructions successives. Il est probable que l'église primitive et celle qui la remplaça avaient subi les irréparables dommages du temps et des guerres. Peut-être aussi étaient-elles devenues insuffisantes pour recevoir l'ensemble croissant des fidèles.



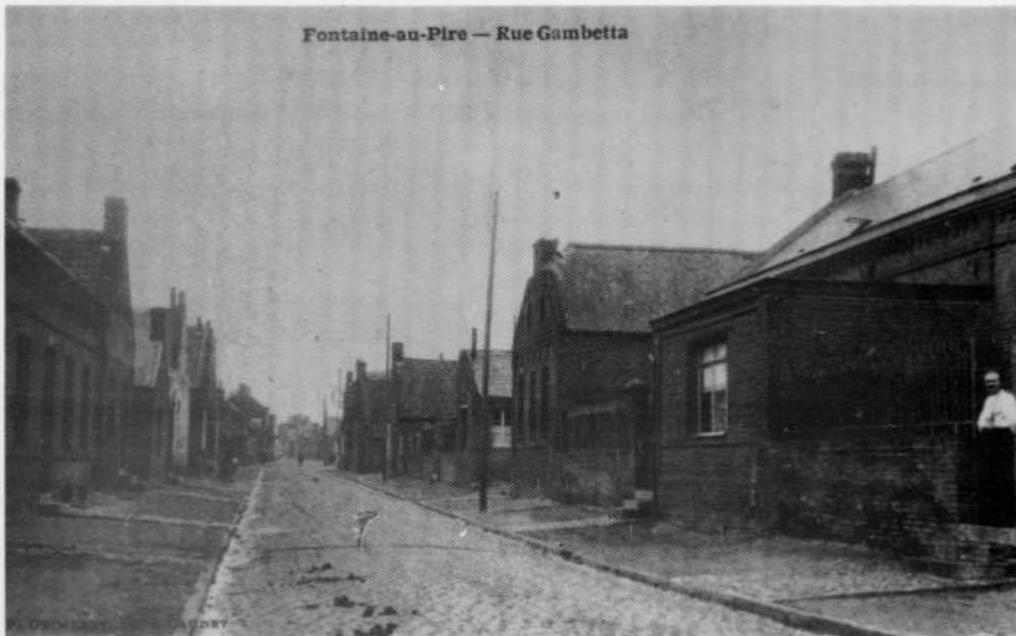
Nous voici dans la tour du clocher et c'est vers l'extrême droite, sur le cliché ancien, que se trouvait la seigneurie de Bezin, dont j'ai déjà fait mention.

Gravés dans la tendre pierre calcaire de cette tour, se trouvent de nombreux graffiti. Sans vouloir rivaliser avec les splendeurs cachées au plus profond du château de Selles, à Cambrai ; sans pouvoir soutenir la comparaison avec les marques laissées, en surface et dans les profondeurs de l'Abbaye de Vaucelles, que j'aimerais pouvoir vous faire découvrir, les graffiti du clocher de mon village ne sont pas dénués d'intérêt. Leur présentation fera l'objet du troisième volet de cette série. Le plus ancien d'entre-eux porte la date de 1617. Quant aux graffiti de Vaucelles, j'ose espérer que l'ouvrage que je leur ai consacré sera bien édité un jour...



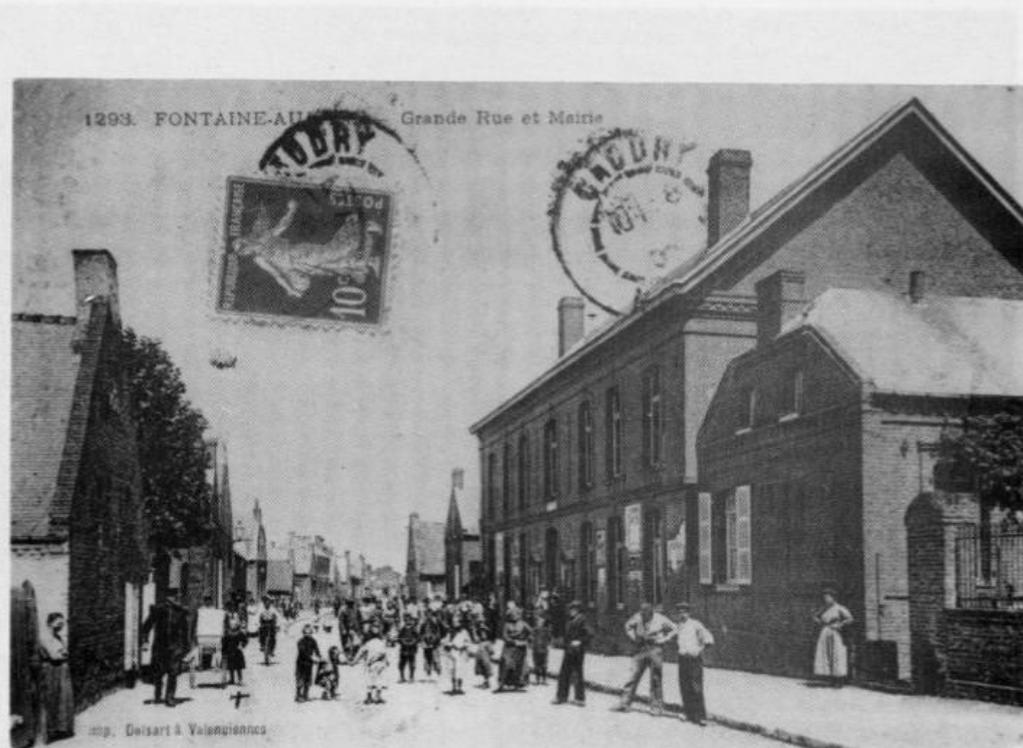
Après l'école des filles, qui était contiguë à la Mairie, nous découvrons ici, sur la droite, l'école des garçons. Voici donc, ce qu'à l'époque on appelait "La Grand Place". Ce qui frappe, c'est l'abondance des débits de boissons, que l'on trouve en cet espace relativement restreint; au fond : "Estaminet VAILLANT-DHAUSSY" ; à droite : "Café de la Place" et, au premier plan : "Estaminet Charcuterie A. GRIÈRE". Si l'on s'en réfère aux statistiques de 1908, par exemple, Monsieur Henri LABBÉ étant le premier magistrat d'une commune de 2 460 habitants, on dénombre à Fontaine-au-Pire 22 débits de boissons "Cafés, Estaminets", et 3 débits, pompeusement dénommés "Vins et Spiritueux"... Ce chiffre laisse rêveur de nos jours. Pourtant, le village ne faisait pas exception, puisqu'à la même époque, on recensait, à Caudry, 60 "Cabaretiers", sans compter les très nombreux hôtels et restaurants installés en cette ville voisine...

Des travaux étaient-ils en cours sur "La Grand Place" (la réfection du trottoir à l'entrée, par exemple), pour que soient fixées par l'objectif tant d'activités de "nettoyeurs" affairés ! Ou prétendant l'être ?

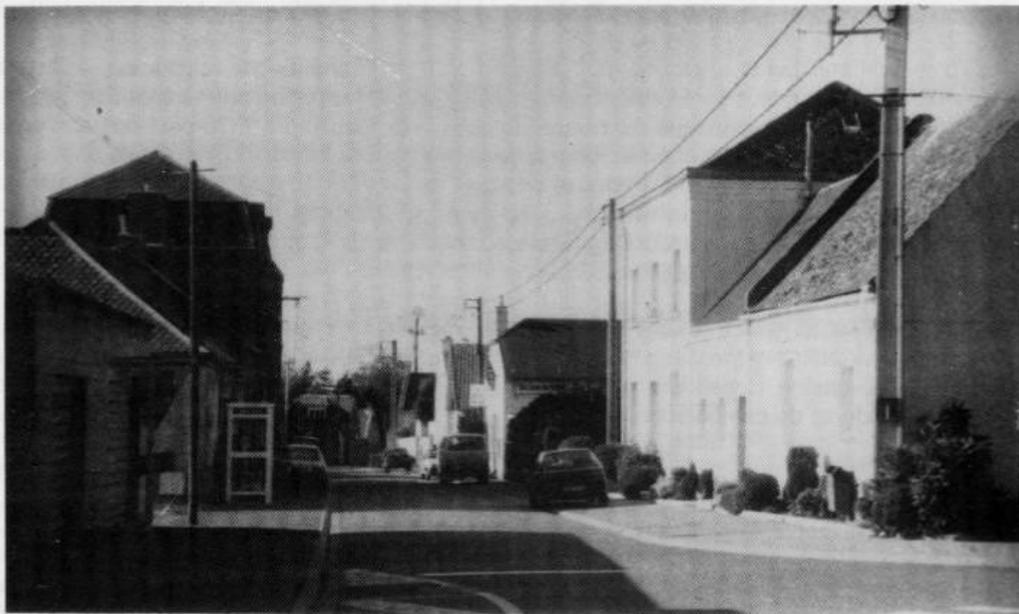


La rue Gambetta, qui vient d'être si bien rénovée est, incontestablement, la rue principale du village. Comme je vous l'ai déjà dit, son appellation a changé de nombreuses fois; son aspect aussi, n'en doutons pas. On revoit, sur la carte ancienne, les rues pavées, propres à l'usage des chevaux... L'un d'eux y a d'ailleurs laissé des traces ! Sur la photo récente, l'élargissement de la rue recouverte d'un confortable macadam, la remise en état des trottoirs, traduit la volonté d'aménagement de la commune... Mais, comparez les maisons, à droite et à gauche : vous trouverez sur la photo contemporaine la majorité des bâtiments très peu modifiés... Le personnage, au premier plan, à droite, s'y retrouverait sans peine, ne croyez vous pas ?

Profitions donc de notre passage en cet axe de Fontaine-au-Pire, pour faire un bond de près de cent ans en arrière. Découvrons ensemble ces statistiques de 1849, au lendemain même de l'avènement de la deuxième République; Louis-Napoléon Bonaparte vient d'être élu Président... Le Second Empire pointe le bout du nez! La superficie du territoire est de 756 hectares, dont 733 en culture. Elle est ainsi divisée : 701 hectares de terres labourables, 28 de jardins et vergers, 4 de bois, 23 de chemins et cours d'eau. 199 maisons abritent une population de 1 243 habitants, qui n'étaient que de 788 en 1804. Ils sont devenus 2 480 en 1914, pour brutalement chuter à 1 505 en 1954 et 1 217 en 1994... En 1849, Fontaine ne comptait déjà plus qu'un seul moulin "à vent et à farine"... celui de la rue Lamartine.



Nous voici de retour près de la Mairie, dans les années 1900... La maison attenante allait devenir plus tard *"salle communale"*. C'est là qu'avaient lieu les séances de vaccination obligatoire, pour les enfants des écoles. Souvenir encore mémorable et cuisant, pour certains *"Anciens"* de Fontaine. Elle a été abattue pour faire place à l'actuelle Salle des Fêtes, dont la façade s'orne généreusement des armoiries du village. A ce propos, il est à noter que ce blason n'est pas précisément celui des premiers seigneurs, fondateurs des lieux : les *"Wicart"*... Leurs armes, que l'on retrouve dans certains vieux livres, à la médiathèque de Cambrai, étaient *"d'azur semé d'abeilles d'or"*, soit en langage commun - sur fond bleu, des abeilles dorées -. Le blason reproduit ici est celui de la famille de FRANQUEVILLE, seigneurs de Bourlon. Ceux-ci n'ont acheté une grande partie des terres seigneuriales que le 18 mars 1716. Ces armoiries sont donc celles du dernier *"propriétaire"* de la portion restante du domaine, mais pas, exactement, celles du seigneur fondateur de Fontaine-au-Pire... *"Wicardus me fundavit"*...



Il y a de cela bien longtemps, la route reliant Cambrai à Le Cateau traversait notre village, empruntant ce qui est aujourd'hui la rue Roger Salengro, anciennement *"rue de la Chapelle"*, puis la rue Lamartine, que beaucoup de Fontenois appellent encore : *"la rue du Pire"*. Cela lui vient, comme le nom du village, de sa particularité : *"la rue du Pire"*... la rue de pierre, c'est tout simplement, la chaussée empierrée. Cette route reliant deux villes importantes se devait, en effet, d'être plus *"soignée"* que la plupart des chemins d'alors, chose d'autant plus aisée que l'on trouvait, chez nous, la matière première en abondance.

En février 1695, Fénelon fut nommé Archevêque de Cambrai par le Roi Louis XIV. Sa résidence épiscopale se trouvant à Le Cateau, le prélat utilisait fréquemment cette route, traversant notre village, au grand trot de son carrosse. C'est à lui que l'on doit l'initiative de la construction de la Chaussée de Cambrai, à laquelle on travailla depuis 1700... Ce n'est qu'en 1788, sous Monseigneur de Rohan, qu'elle fut terminée, devenant par la suite la voie directe que nous connaissons aujourd'hui, la route nationale 43... De ce fait, la voie empierrée tomba en désuétude...

Comme toujours, en ces temps là, c'est un grand événement que la venue du photographe ! Voyez tous ces gens assemblés, fiers de poser devant l'objectif... et quelle joie, sans doute, de se découvrir sur la carte postale, peu après ! Peut-être quelque *"Ancien"* de Fontaine y pourra-t'il retrouver le visage d'un de ses ancêtres !

COURRIER DES LECTEURS

Questions

12/1 : Recherche les dates de naissance, de mariage et de décès de Piat TOILIER(Z), époux de Marie Joseph GRANSART (de la région de Cambrai). On lui connaît une fille Catherine-Louise mariée à Jean-Baptiste CARLIER le 03.02.1767 à Cambrai (Paroisse La Madeleine).

12/2 : Recherche la date de naissance (vers 1766) de Marie Michelle DUBUISSON (à Aubencheul-au-Bois), ainsi que des renseignements sur l'ascendance de Pierre Joseph DUBUISSON et de Catherine NOBLECOURT.

Madame E. V. (Lambersart)

12/3 : Recherche la filiation ascendante directe de Marie Élisabeth MARICHELLE (née vers 1808 à Vendhuile, mariée en ce lieu vers 1824 à Jean-Baptiste LÉVÊQUE).

Monsieur G. V. (Boulogne-Billancourt)

12/4 : Existe-t-il un ouvrage quelconque sur l'ancienne abbaye de Cantimpré ? Où peut-on se le procurer ?

Monsieur P. D. (Angers)

12/5 : Recherche la filiation entre les FAREZ présentés dans la revue "Cambrésis Terre d'Histoire" n° 11 et Jean-Michel FAREZ de Clary (x en 1766 Marie-Philippe MILLOT).

12/6 : Pierre-Joseph MONTIGNY (né vers 1758 - † 1839), maréchal / Théophile MONTIGNY (né vers 1770), mulquiner / Hubert MONTIGNY (né vers 1775 - † 1840) / Michel MONTIGNY, cultivateur, sont présents à Clary dès l'époque de la Révolution. Cependant, une tradition orale veut qu'ils soient venus de Cambrai. Qui pourrait m'indiquer les ascendants de ces personnages ?

Monsieur H. M. (Clary)

12/7 : Recherche documents, témoignages,... sur la Seconde Guerre Mondiale dans le Cambrésis.

Monsieur N. D. (Cambrai)

12/8 : Recherche des personnes qui pourraient me relever dans les tables décennales des Archives Départementales du Nord tous les MORCRETTE, nés, mariés et décédés à Clary entre 1803 et 1892.

Monsieur H. M. (Metz)

Réponses

* Compléments à l'article concernant l'arrière-grand-mère de Madame Paul VERLAINE ("Cambrésis Terre d'Histoire" n° 9) :

L'acte de mariage de Sophie LEROY (grand-mère de Madame Paul VERLAINE) confirme que celle-ci n'est pas née dans les prisons d'Arras mais à Honnecourt. C'est le 18 mai 1813 que Sophie LEROY (21 ans) épousa à Cambrai Aimé Louis Joseph DESCAMPS (et non du CAMP), conscrit de l'an 13, maître en tissage domicilié à Noyelles-sur-Selle.

Cet acte nous apprend encore que le père de Sophie : Jean-Pierre LEROY "agent d'affaires" mourut le 15 janvier 1813 dans le village de Ronel et que Sophie avait pour frères Philippe LEROY (arpenteur demeurant à Paillencourt, né vers 1784) et Auguste Joseph LEROY (numéraire au bureau des domaines et de l'Armée à Cambrai, né vers 1785).

Arnaud GABET (Les Rues des Vignes)

*** Réponse à la question 9/3 :**

Jean-Claude DELMAIRE est né à Saint-Souplet le 02.11.1718 de l'union d'Adrien et de Catherine HULIN. Michel HULIN est décédé à Saint-Souplet le 17 mai 1745 à l'âge de 70 ans. Il avait épousé le 29 juillet 1714 Marguerite HULIN, née à Saint-Souplet le 1er septembre 1688, fille de Sébastien HULIN qui avait épousé le 3 décembre 1687 (au même lieu) Marie-Jeanne PAIOT.

Idem

*** Réponse à la question 10/5 :**

François Brutus MORCRETTE de Cambrai n'est pas la même personne que Brutus MORCRETTE de Busigny, puisque François Brutus MORCRETTE est né en 1794 à Cambrai et est le fils de François MORCRETTE et de Caroline CARNIAU.

Idem

*** Compléments à l'article "Rue CHISHOLM à Ligny-en-Cambrésis" ("Cambrésis Terre d'Histoire" n° 11)**

Mon père, Monsieur André HENNECHART, âgé de 12 ans 1/2 en août 1914 et habitant en face de l'école des filles de Ligny m'a toujours raconté que l'hôpital militaire allemand de Ligny était à l'école des filles. Pour moi, c'est une certitude.

Monsieur le docteur ROBERT habitait et avait son cabinet médical dans la maison actuellement occupée par Monsieur et Madame les docteurs CHEVAL. C'est Monsieur le docteur BÉRA qui succéda à Monsieur le docteur ROBERT. Après le décès subit de Monsieur BÉRA en 1939, c'est Monsieur le docteur DELCOURT qui reprit la clientèle un peu plus tard. Madame BÉRA resta encore longtemps dans sa maison. Je me souviens très bien de tout ceci, étant proche voisine. Mon grand-père nous parlait parfois du Docteur ROBERT.

Cécile LÉVÊQUE-HENNECHART (Ligny-Haucourt)

*** Réponse à la question 11/1 :**

1. Théophile DELATTRE, né le 18.01.1828 Cambrai 2. Théophile DELATTRE x 03.08.1826 3. Marie Catherine Joseph VASSEUR, née à Morenchies 4. Charles Joseph DELATTRE, né vers 1769 x 03.05.1791 Cambrai 5. Marie-Anne FOULON, née vers 1772 - † le 19.01.1829 Cambrai 6. Jean-Pierre VASSEUR, † le 15.08.1812 Morenchies 7. Marie Catherine COUPEZ 8. Martin DELATTRE, né vers 1727 Bourlon - † 07.03.1825 Cambrai x 9. Catherine TELLIEZ 10. Philippe Joseph FOULON, né vers 1742 x 11.04.1769 Cambrai (Paroisse Saint-Vaast) 11. Marie-Anne SÉGARD, née vers 1734 16. Martin DELATTRE 17. Anne-Catherine DHORDAIN 20. Antoine FOULON 21. Éléonore DUHAMEL 22. Géry SÉGARD 23. Françoise CLARO.

1. Cornélie LEDIEU 2. Isidore Albert Henri LEDIEU, né vers 1798 à Cambrai - † le 9 juin 1833 Cambrai x 23.04.1823 Cambrai 3. Elisabeth Sophie DELIGNE, née vers 1796 4. Isidore Noël LEDIEU, né vers 1778 x 29 pluviôse an VII 5. Catherine HOGEZ, née vers 1775 6. Louis DELIGNE x 4 brumaire an III 7. Elisabeth DEBOTTE 8. Étienne Joseph LEDIEU, né vers 1746 x 20.04.1773 Cambrai (Paroisse Saint-Vaast) 9. Marguerite Joseph DEHORNE, née vers 1752 10. François HOGEZ 11. Françoise FONTAINE 12. Charles DELIGNE x 24.05.1757 Cambrai (Paroisse Sainte-Marie-Madeleine) 13. Augustine DESPRET 14. Fidèle DEBOTTE, né vers 1741 x 02.07.1771 Cambrai (Paroisse Sainte-Marie-Madeleine) 15. Elisabeth DEUILLEZ, née vers 1746 16. Étienne Joseph LEDIEU 17. Angélique Joseph CAUDRON 18. François Joseph DEHORNE, né vers 1712 x 09.01.1752 Cambrai (Paroisse Saint-Nicolas) 19. Marguerite DEHON, née à Valenciennes vers 1731 24. Charles DELIGNE, né vers 1708 x 22 avril 1732 Cambrai (Paroisse Sainte-Marie-Madeleine) 25. Marie Joseph CHARLET (veuve de Charles CAFFIN), née vers 1699 26. Ferdinand Joseph François DESPRES, née vers 1700 - † le 21 janvier 1780 Cambrai (Paroisse Sainte-Marie-Madeleine) x (2) 27. Marie-Michelle LAUTENBERG, née vers 1702 - † le 27.02.1776 Cambrai (paroisse Sainte-Marie-Madeleine) 28. François Joseph DEBOTTE 29. Marie-Madeleine PAYEN 30. Jean-Jacques DEUILLEZ x 31. Marie-Dorothee LESURE 36. Joseph Onufre DEHORNES x 13.11.1697 Cambrai (Paroisse Saint-Aubert; Tabellion 2E26-147) 37. Marie-Bonne de BARALLE, née le 6 octobre 1676 à Cambrai, † le 27 mai 1730 à Cambrai (paroisse Saint-Aubert) 38. Jean DEHON 39. Marguerite CARDON 48. Charles DELIGNE 49. Françoise CLARO 54. Pierre LAUTHEMBERG (?) 55. Marie-Marguerite BARALLE (?) 72. Pierre de HORNES 73. Marie-Anne BROUSSE 74. François de BARALLE, bourgeois, † à Cambrai (paroisse Saint-Nicolas) le 8 mars 1699 (?) x 27 septembre 1666 à Cambrai (Paroisse Saint-Georges) 75. Marie BODRELICQUE.

Dans notre prochaine édition, je vous proposerai la suite de cette ascendance, puisqu'il est possible de remonter la filiation de la famille de BARALLE jusqu'au XII^{ème} siècle.

Arnaud GABET (Les Rues des Vignes)

*** Réponse partielle à la question 11/3 :**

Le Maréchal MORTIER, né au Cateau-Cambrésis, était le fils d'Antoine-Charles MORTIER, négociant, représentant du Tiers-État du Cambrésis aux États-Généraux de 1789 (né vers 1731 au Cateau) et de Marie-Anne BONNAIRE (née au Cateau le 14.11.1738).

Charles-Mathieu MORTIER, son grand-père, avait épousé avant 1733 Anne-Marie DEUDON.

Merci aux lecteurs qui seraient capables de remonter plus haut cette généalogie de nous la communiquer et éventuellement de nous indiquer le lien de parenté entre les MORTIER du Cateau et les MORTIER de Busigny.

Idem

*** Réponse à la question 11/4 :**

Voici la liste des maires d'Esnes fournis par l'abbé Louis BONIFACE dans son "Histoire d'Esnes" (écrite en 1863) : Hyppolite MOREL (1790-1796), adjoint en 1794 : LASSELIN; Pierre Alexandre RUBIN (1797-1813); Jean-Baptiste LEFEBVRE (1813-1816); Hubert DELACOURT (1816-1830); Étienne CANONNE (1830-1848); Constant RUBIN (1848); Théophile BONIFACE (1848-1860); Louis RUBIN (1860-...).

Idem

*** Réponse à la question 11/5 :**

Le "rôtier" est le fabricant de "ros" ou "rot" ("ros", du germanique "raus", qui était le peigne qui garnissait le métier du tisserand).

Le "ros" était une espèce d'échelle couchée dans le battant du métier à tisser, entre les échelons de laquelle passent, de deux en deux, tous les fils d'une chaîne conservant ainsi leur position respective (**Définition du Littré**).

L'existence du terme "ros" est attestée dans des documents du XIII^{ème} siècle déjà !

Suzanne BESIN (Inchy)

*** Réponse à la question 11/6 :**

Dans l'inventaire des anciennes archives communales de Cambrai, on cite en 1369 Lupart de SOLESMES, prévôt de Cambrai et gavenier du Cambrésis; en 1506 Jacque de SOLESMES, femme de François BAUDRELICQUE (FF 233); en 1520-1530 Marie de SOLESMES, femme de Pasquier de CHARON, écuyer.

Arnaud GABET (Les Rues des Vignes)

Marie de TOURNAY (femme de Philippe de BONNIÈRES, dit de Souastre, chevalier, seigneur du Biez, de la Prévôté, de la Marlière (?), de Rabahaye, etc., gouverneur de Damme, mort à Bruges le 25 octobre 1605, deuxième fils de Charles, chevalier, sire et baron d'Auchy, seigneur de Dours, etc., gouverneur et grand-bailli de la Gorgue et du pays de l'Alloeud, et de Florence de SALUCES-BERNEMICOURT, dame de Villiers-au-Bois, de Maisnil)... **est la fille de Ponthus de TOURNAY, chevalier, seigneur de Preux-au-Bois (en partie), de Méricourt, de Fay, de Riencourt, de Noyelles-sous-Bellonne, de Bancourt, de Faveroeulle et de Marie-Jeanne LE PESQUEUR.**

Ponthus de Tournay est très probablement le fils de Thiéry de TOURNAY dit Longhet et de Louise de la PIERRE.

La suite de l'ascendance a été publiée dans le Troisième Tome des Notices Généalogiques Tournaisiennes du comte CHASTEL de la HOWARDERIE, édition de 1887, que j'ai en ma possession.

Philippe DETOURNAY (Angers)

FARDA

Le bulletin du Groupement des Généalogistes Amateurs du Cambrésis (3 numéros par an).
Pour vos correspondances et renseignements : G.G.A.C. - B.P. 34 - 59161 ESCAUDOEUVRES.

INFORMATIONS - MANIFESTATIONS - PUBLICATIONS

Informations

* Les **réunions** de l'association (calendrier) :

Samedi 20 mai / Samedi 24 juin / le samedi 29 juillet et le samedi 26 août (selon votre disponibilité)

Lieu : La mairie de Les Rues des Vignes. Horaire : De 15 à 18 heures.

* L'Association a été récemment subventionnée par les communes de Banteux (500,00 francs), d'Honnecourt (500,00 francs), de Les Rues des Vignes (750,00 francs) et par la ville de Cambrai (2 000,00 francs). Nos remerciements à ces municipalités pour leur aide et leur précieux soutien.

* Le dimanche 26 mars 1995, les Cambrésiens ainsi que tous les amateurs d'archéologie eurent le privilège de visiter le champs de fouilles qui fut situé pendant 3 mois (seulement !) à l'emplacement de l'ancienne église Saint-Martin (dont le beffroi de Cambrai est un vestige) et de découvrir au musée les différents mobiliers qui y furent trouvés.

* L'Association "Cambrésis Terre d'Histoire" se réjouit de la récente restauration du calvaire de Blécourt. Construit entre 1889 et 1891, longtemps propriété de la famille VILETTE, en partie détruit en 1918 et restauré en 1921, il présente toutes les caractéristiques des calvaires de la région qui furent édifiés à la fin du siècle dernier. Dans notre monographie intitulée tout simplement "Histoire de Blécourt" (1992), nous écrivions à la page 94 : "*Il (le calvaire) est actuellement dans un mauvais état et mériterait d'être restauré et embelli par la commune*". Chose faite ! Avis aux autres communes de l'arrondissement.

* L'Association se permet de remercier et de féliciter la municipalité de Cambrai pour le ravalement de la façade de la chapelle des Jésuites (chef-d'oeuvre de l'art Baroque) qui est actuellement entrepris. Quelle belle et judicieuse initiative. Dans l'attente de la rénovation et de la restauration des autres monuments historiques de la ville ?

Manifestations

* Le dimanche 19 février 1995, de 10 heures à 19 heures, l'Association "Cambrésis Terre d'Histoire" a organisé pour la seconde fois une exposition de cartes postales anciennes et de documents sur "Le canal de Saint-Quentin d'hier et d'aujourd'hui" au sein de la salle THIERS (ancienne mairie de Marcoing).

Il est envisagé de présenter une nouvelle fois cette exposition à la Salle des Fêtes de Masnières le dimanche 28 mai 1995 de 11 heures à 20 heures. A cette occasion, Monsieur BOUTET présentera sa collection de cartes postales sur Masnières.

Au début de l'année 1996, la Médiathèque Municipale de Cambrai, l'Amicale Philatélique du Cambrésis et d'autres partenaires, s'associeront à l'Association "Cambrésis Terre d'Histoire" afin que cette exposition soit présentée au plus grand nombre, pendant plusieurs semaines, au Centre Culturel des Archers à Cambrai. Avant cette échéance, qu'il nous soit permis de remercier les municipalités qui ont bien voulu accueillir cette manifestation, Monsieur PISSELET (de Banteux) et Monsieur et Madame BLONDIN (de Marcoing) pour l'aide apportée lors de la mise en place des panneaux d'exposition.

* Pour la seconde année consécutive, Messieurs Nicolas DHENNIN et Pierre MOLLET ont organisé le dimanche 26 mars 1995 une journée "Portes Ouvertes" au sein de l'église de Thun-Saint-Martin afin de sensibiliser les paroissiens et les visiteurs sur leur projet, à savoir le classement comme monument historique ou, le cas échéant, l'inscription sur l'inventaire supplémentaire, de cette ancienne et belle église du Cambrésis qui contient une chapelle seigneuriale et plusieurs pierres tombales très anciennes et intéressantes.

* Monsieur Jean-Claude LAMAND, membre de l'Association "Cambrésis Terre d'Histoire", organisera (en collaboration avec l'Amicale Philatélique du Cambrésis) le samedi 27 mai et le dimanche 28 mai 1995, une exposition de cartes postales anciennes et de photographies prises au cours de l'année 1994 aux quatre coins de son village. Cette manifestation (première en son genre) intitulée *"Fontaine d'hier et d'aujourd'hui"* se tiendra dans le foyer communal (derrière la Poste). Venez nombreux pour apprécier les talents de ce jeune photographe.

* L'Association participera au *"Festival du Sucre"* organisé du 1er au 5 juin 1995 par l'office municipal de la culture d'Escaudoeuvres.

Publications

La revue *"Cambrésis Terre d'Histoire"* est en vente : à Cambrai (Maison de la Presse, le Furet du Nord, Librairie-Papeterie BONDUELLE, Office de Tourisme, Librairie DAYEZ, Bibliothèque Municipale), à Caudry (Maison de la Presse), au Cateau-Cambrésis (Librairie-Papeterie LEDRU), à Solesmes (Maison de la Presse), à Avesnes-les-Aubert (Maison de la Presse), à Iwuy (Tabac-Journaux PICART), à Vaucelles (café de l'abbaye).

- * REVUES n° 1, 2, 3 et 4 (épuisées).
- * REVUES n° 5, 10 et 11 (en voie d'épuisement) (20,00 francs).
- * REVUES n° 6, 7, 8, 9 et 12 (20,00 francs).

N'hésitez pas à vous adresser à l'Association pour vous procurer les numéros que vous ne disposez pas.
N.B. : 8,00 francs de frais d'envoi sont à rajouter par exemplaire (16,00 francs pour 2 / 21,00 francs pour 3 exemplaires / 28,00 francs pour 4 et plus).
L'inventaire détaillé du contenu de nos précédentes revues est disponible sur simple demande écrite.

HISTOIRE DE BLÉCOURT

épuisée

L'ÉGLISE DE THUN-SAINT-MARTIN

110,00 francs (+ 16,00 francs de frais d'envoi)

HONNECOURT-SUR-ESCAUT : HISTOIRE ET CADRE DE VIE (sous la direction d'Arnaud GABET) en souscription au prix de 110,00 francs.

Les prochaines publications de l'Association :

- Cyrille LORRIAUX. Mémoires. Tome I. Mes jeunes années à Saint-Vaast-en-Cambrésis (1880-1914).
- Jean-Claude LAMAND. Tracés dans la pierre : Textes et graffiti de l'abbaye de Vaucelles. (1996).
- Arnaud GABET et Jean DOFFE. Fermes et fermiers de l'abbaye de Vaucelles de 1132 à nos jours. (1996).

A.G.F.H.

**Association Généalogique Flandre-Hainaut
B.P. 493 - 59321 VALENCIENNES**

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM : Prénom :

Adresse :

Code Postal : VILLE :

Je souhaite m'abonner à la revue trimestrielle "**Cambrésis Terre d'Histoire**" et m'engage alors à verser la somme de **80 francs** (soit 4 numéros à 20 francs) par chèque bancaire ou postal.

Signature :

N.B : L'abonnement est de 110 francs français pour les pays étrangers.

BULLETIN D'ADHESION

NOM : Prénom :

Adresse :

Code Postal : VILLE :

Je souhaite adhérer à l'association "Cambrésis Terre d'Histoire", promouvoir et protéger avec nous le patrimoine historique et culturel du Cambrésis en participant à nos réunions mensuelles, à nos diverses manifestations et à l'élaboration de notre revue, afin que l'histoire de nos villages soit préservée et communiquée à toutes les personnes qui pensent que le présent et l'avenir peuvent exister en tenant compte du passé... Je m'engage alors à verser la somme de **70 francs minimum** par chèque bancaire ou postal.

Signature :